

Paroles de femmes

à la croisée des cultures et des histoires individuelles

Institut Lumière Lyon II, Institut de psychologie

Mémoire pour l'obtention du :

Master 2 : Sciences Humaines et Sociales

Mention : Psychologie

Spécialité : Psychologie de la santé

Parcours : interculturelité

Agnès Glory

2135723

Agnes.glory1@gmail.com

Sous la direction

de

Frédéric Villetorte

SOMMAIRE

Remerciements	3
Introduction	4
Partie I – Analyse institutionnelle	6
1. Introduction	6
2. Présentation de l’association : le Fil à Métisser	6
2.1. Objectifs	8
2.2. Activités.....	8
2.3. Présentation de la population.....	10
2.4. Une après-midi type de consultations.....	12
3. Analyse institutionnelle	13
3.1. Place de l’association au sein du quartier	13
3.2. Place du psychologue au sein du quartier.....	14
3.3. Ma place de stagiaire psychologue.....	15
3.4. Les spécificités de la pratique des psychologues du Fil à Métisser.....	16
3.5. Une pratique au service de la communauté gitane	20
4. Conclusion.....	23
Partie II – Analyse groupale	25
1. Introduction	25
2. Présentation des LAEP	26
2.1. Les LAEP : quelques éléments de compréhension.....	26
2.2. Les LAEP du Nouveau Logis et de Saint Jacques.....	27
3. Présentation de la population.....	29
4. Enjeux cliniques et objectifs du groupe.....	29
5. Déroulement des LAEP en relation avec la problématique.....	30
5.1. Parentalité	31
5.2. Problématique de santé.....	32
5.3. Problématique féminine.....	34
5.4. Relations intra-familiales.....	36
5.4. Contexte environnemental.....	40
6. Analyse.....	41
6.1. Le placement des femmes	41
6.2. L’importance de la langue utilisée	42
6.3. Les diverses problématiques apportées sur le lieu.....	43
6.4. Un lieu thérapeutique pour les adultes ?.....	45
6.5. Positionnement des professionnels.....	47
6.6. Ma place en tant que stagiaire	48

7. Conclusion.....	50
PARTIE III : Etude de cas.....	51
1. Introduction	51
2. Contexte de la demande.....	51
3. Déroulement des entretiens	52
3.1. Mercredi 7 juin	52
3.2. Vendredi 09 juin.....	56
3.3. Vendredi 16 juin.....	59
3.4. Vendredi 30 juin.....	60
4. Cadre de l'institution	61
4.1. Illustration avec la situation de Madame Z	61
5. Analyse clinique	62
5.1. Violences et inceste	62
5.2. Une mère à la place de la mère.....	64
5.3. Combativité	67
6. La situation de Madame Z et Moi	68
6.1. Pourquoi cette situation ?	68
6.2. Gendarme : quand un tiers s'en mêle (s'emmêle)	69
6.3. La protection des deux petites filles	70
6.4. Travail d'équipe	71
7. Conclusion.....	72
PARTIE IV : Bilan de formation.....	73
1. Pourquoi des études de psychologie ?	73
3. Le master	73
3.1. L'interculturalité.....	73
3.2. Le mémoire de recherche de master 1	74
3.3. L'année de master 2.....	75
3.4. Mes expériences de stage	75
3. La psychologue que je veux être	77
4. Perspectives d'avenir.....	78
Conclusion générale	80
Bibliographie	82
ANNEXES	84

Remerciements

Je remercie les femmes que j'ai rencontré au sein de mes stages et qui m'ont accordé leur confiance, elles sont le cœur de ce mémoire et je le leur dédie.

Je remercie Frédéric Villetorte pour la qualité de ses éclairages et sa disponibilité.

Je remercie Jean-Marc Sulcs pour sa compétence et sa gentillesse

Je remercie ma mère sans qui rien n'aurait été possible, mon père, mon frère Joaquim, ma sœur Elisa, mes neveux Joan et Jules, mes grands-parents, ainsi que le reste de ma famille pour m'avoir soutenue toutes ces années et cru en moi.

Je remercie ma tante Anne pour ses précieux conseils.

Je remercie mes amis pour leurs encouragements et leur présence :

Elise, Sabrina, Bastien, Marion, Pauline, Yassine, Christopher, Marine, Berta, Shérazade

Je remercie mes copines de promo pour leur esprit solidaire, les moments de désespoirs rapidement remplacés par des rires.

Je remercie Marion Hullo, psychologue au Fil à Métisser pour sa confiance, l'équipe de l'association ainsi que les accueillantes des LAEP (Marielle, Chantal, Nadia, Kheira, Shereen et Bimba) pour l'accueil qu'elles m'ont réservé et pour leur engagement dans le quartier.

Je remercie l'équipe de l'Apex pour m'avoir intégrée parmi eux : Christine, Valérie, Laetitia, Yann, Isabelle, Geneviève et Medhi.

Je remercie l'équipe du CMP de Prades pour leur accueil.

Introduction

Chacune de mes expériences de stage a été enrichissante, tant sur le plan personnel, humain et professionnel. L'année du master 2, en plus d'être la concrétisation et la finalisation de cinq années d'études, a sonné aussi comme une heure de bilan de ce chemin de formation.

En retraçant mon parcours, je me suis rendue compte que les femmes étaient très présentes dans mon âme de professionnelle. Ce sera le fil rouge de ce mémoire.

En effet, beaucoup de femmes m'ont marquée de leur empreinte tout au long de mes stages et dans la construction de mes deux mémoires, que ce soit les adolescentes en psychiatrie, celles rencontrées à l'ITEP (Institut Thérapeutique Educatif et Pédagogique), les mères d'enfants ou d'adolescents suivis en CMP (Centre Médico Psychologique), les patientes âgées de l'hôpital, et toutes les femmes rencontrées dans l'association le « Fil à Métisser » qui travaille avec la communauté gitane et à l'APEX (association pour victimes de violences conjugales). Puis il y a aussi des professionnelles qui m'ont accompagnées durant tout mon parcours. Elles m'ont marquée par leur dynamisme pour mener de front vie professionnelle et personnelle ainsi que par leur force pour faire face aux responsabilités qu'elles portent et aux combats qu'elles mènent pour trouver leur place et aider les femmes (et les hommes) qu'elles accompagnent à trouver la leur.

C'est en reliant mes derniers stages que je me suis rendue à l'évidence : le choix de m'orienter vers des stages avec une majorité de femmes n'est pas le fruit du hasard. La cause des femmes me touche. D'abord sûrement parce que je suis une femme, et ensuite parce que mon choix de l'interculturalité m'a amenée à me poser ces questions : y-a-t-il une culture féminine (et masculine) ? y-a-t-il plusieurs cultures féminines (et masculines) ? En effet, une réflexion lors d'une réunion partenaire avec le Fil à Métisser et l'Apex a particulièrement retenu mon attention. Nous parlions des violences conjugales, lorsqu'une psychologue nous a raconté une situation qu'elle a vécue avec la communauté gitane au sein d'un LAEP (Lieu d'Accueil Enfants Parents) : une jeune femme est arrivée avec un hématome sur le visage accompagnée de sa mère qui explique, devant le groupe d'autres femmes, que sa fille était victime de violences de la part de son compagnon. Certaines femmes ont réagi en lui disant qu'elle devrait dire à son compagnon de la frapper sur les cuisses et non sur le visage, sans exprimer un réel étonnement de ce que son compagnon lui faisait endurer.

Les violences conjugales sont-elles mieux supportées selon la culture à laquelle on appartient ? Une intervenante de l'Apex a répondu, de façon très juste, à mon sens, en disant que la violence était ressentie de la même façon quelle que soit notre culture, notre origine, notre religion, le pays où l'on habite : un coup est un coup. Ce qui change, c'est la perception de la violence par le groupe.

Pour ma part, toutes ces femmes que j'ai pu rencontrer lors de mes expériences en stage, m'ont toujours impressionnée par leurs vécus, passés ou actuels, les épreuves qu'elles ont surmontées, qu'elles surmontent encore, la résistance qu'elles développent pour supporter l'insupportable et continuer à se battre.

Ce mémoire est composé de quatre parties. Je me suis appuyée pour cela sur l'expérience de deux lieux de stage :

La première partie est une analyse institutionnelle de l'association « Le Fil à Métisser ».

La deuxième partie est une analyse groupale sur deux LAEP dans le cadre des activités du « Fil à Métisser ».

La troisième partie est une étude de cas concernant une femme rencontrée lors de mon stage à l'APEX.

Enfin, la quatrième et dernière partie relate mon bilan de formation.

Partie I – Analyse institutionnelle

1. Introduction

Dans la continuité de mon mémoire de recherche de Master 1, sur les femmes de la communauté gitane des Pyrénées-Orientales, j'ai eu la proposition de faire un stage au sein de l'association « Le Fil à Métisser ». Cette association dans laquelle interviennent deux psychologues, travaille au sein de deux quartiers gitans de Perpignan.

Ce stage a duré quatre mois à raison de trois demi-journées par semaine. J'étais tout au long de ce stage supervisée par une psychologue interculturelle.

J'ai choisi de faire une analyse institutionnelle sur ce lieu car le fonctionnement de cette association m'a paru atypique et donc intéressant. En effet, étant au contact d'une population peu étudiée, tout le travail accompli par cette association a, de ce fait, un caractère innovant.

Pour cela je vais en premier lieu présenter l'association d'un point de vue historique, ses objectifs, ses activités, la population avec laquelle elle travaille... Puis dans un deuxième temps, je vais exposer mon analyse en étudiant la place, au sein du quartier, de l'association, du psychologue et ma place de stagiaire psychologue. Je vais ensuite poursuivre en étudiant la pratique spécifique des psychologues dans le cadre de cette association.

2. Présentation de l'association : le Fil à Métisser

Une première association « Ouverture » a été créée en 2000 pour mener des actions auprès de la communauté gitane de Perpignan. Une psychologue interculturelle fut embauchée en premier lieu pour un remplacement sur un poste de coordinatrice (elle y restera finalement 10 ans).

Parallèlement, à la demande du REP (Réseau d'Education Prioritaire) elle a mené une étude sociologique auprès de la communauté gitane sur l'éducation. Elle a donc pour cela rencontré 10 familles de deux quartiers emblématiques. Elle s'est rapidement aperçue qu'il n'y avait pas de dispositifs pour les tout petits et que la population était en demande.

L'association « Ouverture » l'a contactée pour voir avec elle ce qu'il serait intéressant de mettre en place dans ces deux quartiers à la suite de ses conclusions. La psychologue ayant déjà travaillé dans une maison verte a proposé la création de Lieux d'Accueils Enfants Parents (LAEP). Elle a été dans un premier temps embauchée comme animatrice dans l'association en attendant les financements pour la création d'un poste de psychologue.

Durant un an, deux après-midis par semaine, les professionnels de l'association ont rencontré plusieurs mères pour réfléchir avec elles, au dispositif qui pourrait être mis en place pour leurs enfants petits et l'idée des LAEP s'est confirmée. Dans le même temps, des demandes de consultations psychologiques ont émergé.

Une demande de la mairie a été faite auprès de la CAF qui a obtenu les financements nécessaires pour la création des deux LAEP. La mairie a donc lancé un appel d'offres et c'est ainsi que « Ouverture » est devenue prestataire de services auprès de la mairie. C'est en 2002 que les deux LAEP ont ouvert avec une éducatrice de jeunes enfants et la psychologue interculturelle qui interviennent sur ces mêmes lieux encore aujourd'hui.

L'association « Ouverture », accusée de fraude, a arrêté ses activités en 2011.

C'est en 2012 que l'association « le Fil à Métisser, Réseau Interculturel » est créée. La psychologue interculturelle a participé avec d'autres professionnels, issus de différentes structures publiques et privées du domaine médico-social, à la création de cette association avec la volonté d'améliorer la prise en compte de la dimension interculturelle dans l'accueil et l'accompagnement des personnes.

Par ailleurs, le « Fil à Métisser » avait pour objectif de continuer le travail dans les LAEP, poursuivre les consultations psychologiques mais aussi d'ouvrir son champ d'intervention aux migrants.

Présentation de l'équipe :

Une présidente : formation d'infirmière

Un trésorier : formation d'enseignant

Une secrétaire : formation d'éducatrice spécialisée

L'association compte deux salariées psychologues :

Une psychologue interculturelle, thérapeute familiale systémique : elle travaille à 80% sur l'association

Une psychologue clinicienne : elle travaille à 50% sur l'association

Les deux psychologues se partagent les temps de consultation et les présences sur les LAEP.

Les principaux partenaires financeurs de l'association « Le Fil à Métisser » sont :

- L'ARS (Agence Régionale de la Santé d'Occitanie)
- La mairie de Perpignan (elle finance comme prestataires de services les psychologues, au sein des LAEP)
- Le CGET (Commissariat Général à l'Egalité des Territoires)

2.1. Objectifs

Les objectifs de l'association sont variés :

Créer un réseau visant à soutenir les travailleurs du champ médico-social rencontrant des problématiques interculturelles.

Proposer des temps d'écoute psychologique pour des personnes de cultures différentes, pour des migrants et leurs enfants.

Créer des espaces de rencontres entre les cultures. Lutter contre les discriminations. Promouvoir la démocratie culturelle.

Développer des formations, des recherches, et des événements de type conférence ou colloque autour de l'interculturalité.

2.2. Activités

Le Fil à Métisser présente quatre grandes activités principales :

Activité 1 : Temps d'écoute psychologique de proximité

Actuellement l'association intervient sur les quartiers de Saint Jacques et du Nouveau Logis de Perpignan, où réside une population à dominante gitane vivant sur un mode communautaire.

L'association propose, sur ces deux quartiers, des temps d'écoute psychologique de proximité gratuits et à destination des enfants, des adolescents et des adultes. Elle réalise également des thérapies familiales et conjugales. Les entretiens peuvent avoir lieu aussi au domicile des personnes ; ils peuvent se dérouler en langue française, catalane ou espagnole.

Activité 2 : mise en place de deux groupes de parole dans chacun des deux quartiers sur le thème de « Se sentir bien au collège »

Les groupes de paroles sont proposés une fois par mois : un pour les parents et simultanément un pour les jeunes pré-adolescents (de 10 ans à 16 ans) rencontrant des difficultés de scolarisation au collège : mal-être, anxiété, troubles de la séparation, irrégularité, décrochage partiel ou total...

Chaque groupe est animé par une psychologue, un membre de l'équipe éducative du collège et un observateur.

Activité 3 : Mise à disposition de psychologues accueillantes dans les LAEP de la Ville.

L'association fait intervenir des psychologues au sein des Lieux d'Accueils Parents Enfants de la Ville de Perpignan sur les deux quartiers (Saint Jacques et Nouveau Logis) au sein d'équipes pluridisciplinaires et mixtes. Ces LAEP accueillent des jeunes enfants de 0 à 5 ans accompagnés d'un adulte et ils sont très fréquentés. Ils permettent de travailler les problématiques liées à la séparation, de dépister et d'orienter certaines familles, et de soutenir les parents dans leur fonction parentale. C'est aussi un lieu de jeu et de socialisation. Les LAEP sont ouverts deux demi-journées par semaine dans chaque quartier.

Activité 4 : Animation d'un réseau de santé de professionnels

L'équipe de l'association a mis en place et anime un réseau de santé entre les professionnels privés et publics rencontrant des personnes issues de la communauté gitane de Perpignan depuis 2013.

L'action permet, dans le cadre de réunions de travail (collectives et individuelles), la mobilisation des professionnels intervenant auprès de la population gitane. Elle permet aussi la Coordination des différents acteurs qui sont impliqués auprès des habitants de ces quartiers.

Ce réseau appelé « XARXA 66 » a déjà réuni une cinquantaine de professionnels.

Le Fil à métisser cultive le lien avec différents partenaires. Pouvoir mettre en place un réseau avec plusieurs professionnels (psychiatrie, addictologie, protection de l'enfance, centres sociaux...) qui sont en contact avec la communauté gitane, permet considérablement d'améliorer la prise en charge de ce public. C'est dans cet objectif que des réunions trimestrielles sont organisées par le Fil à Métisser afin que tous ces partenaires puissent échanger sur leurs actions, réfléchir sur des problématiques communes ou mettre en place de nouveaux projets.

Une institution ne peut être qu'enrichie par l'ouverture vers les autres et le travail en réseau. Une institution qui s'enferme finira par s'essouffler et ne plus avoir la distance nécessaire pour effectuer ses missions de façon efficace et clairvoyante.

Le Fil à Métisser s'efforce donc de continuer à créer du lien entre les différents professionnels, face à une culture dont on reproche le communautarisme mais qui, pourtant, induit une collaboration vers l'extérieur.

Activité 5 : Réalisation de conférences débats ou colloques sur l'interculturel

Depuis sa création l'association réalise une conférence débat annuelle afin d'élargir son champ de réflexion à des problématiques interculturelles.

Ces temps de formations destinés aux professionnels sont gratuits et ils ont rassemblé plus d'une centaine de personnes à chaque fois.

2.3. Présentation de la population

Les deux psychologues de l'association reçoivent, presque exclusivement, des habitants des quartiers Saint Jacques et Nouveau Logis qui sont dans la quasi-totalité des membres de la communauté gitane. La demande y est déjà très importante et une liste d'attente est même mise en place (le nombre de consultations a augmenté de 500 à 900 entre 2015 et 2016).

A Perpignan, les Gitans représentent environ 8% de la population (Le Monde, 2014), ils sont donc très présents au cœur et à la périphérie de la ville.

Il est impossible de travailler auprès de cette communauté sans prendre en compte ses particularités historiques et culturelles.

D'après Leblon (2003), les Gitans sont originaires d'une partie de l'Inde et auraient commencé à se déplacer il y a environ 1000 ans pour des raisons qui restent encore méconnues. Le peuple Rom (composé les Gitans, manouches, tsiganes...) se serait dispersé un peu partout dans le monde. C'est à partir du XVème siècle que les Gitans sont arrivés en Europe

En Espagne, on cherche à sédentariser les Gitans, contrairement aux autres pays d'Europe (France, Allemagne, Italie) où on préfère les expulser. On pense que la sédentarisation détruira leur culture et les fera donc disparaître.

Jusqu'en 1783, les Gitans d'Espagne seront victimes d'une politique délibérée de discriminations et persécutions.

C'est à partir de la Révolution française que des familles gitanes, en provenance de Barcelone et du reste de la Catalogne, vont arriver à Perpignan et essaimer plus largement dans le sud de la France pour s'y installer.

Dès leur arrivée, les Gitans, déjà habitués à la sédentarisation qui leur avait été imposée du côté espagnol, vont chercher à s'intégrer. Ils vont pour cela louer ou acheter des maisons dans les villes et villages du Roussillon.

Les Gitans vivant à Perpignan sont donc originaires d'Espagne, on les appelle les Gitans Catalans. Les Gitans catalans ont une façon de vivre unique : différente des sédentaires non gitans (« païos¹ ») mais différente aussi des autres communautés gitanes du monde. Du fait de leur histoire, tradition et modernité sont mêlées à leur culture d'aujourd'hui.

Les Gitans catalans parlent le « Gitano », qui est en réalité du catalan, c'est un catalan unique mais compris par tous les catalonophones. Le français est resté pendant longtemps une langue extérieure, c'est le moyen de communiquer avec les « païos », mais c'est aussi la langue de l'école et des administrations.

Sur le plan religieux, la communauté gitane est majoritairement de confession évangélique.

La famille est une institution essentielle dans la communauté gitane. Elle impose et assure l'ordre moral et social. Le mariage est au centre de la tradition gitane et la virginité de la femme avant le mariage garantit l'honneur de la famille.

Actuellement, du fait de la disparition des métiers traditionnels qui les faisaient vivre, beaucoup de membres de la communauté gitane n'ont pas d'activité professionnelle. Pour cela, une majorité bénéficie des minimas sociaux et vit dans une grande précarité. Il est important de ne pas mettre toutes les spécificités de cette communauté sur le compte de la culture gitane mais de prendre en compte la dimension précaire dans laquelle ils se trouvent et à laquelle ils ont dû s'adapter.

Concernant la scolarité des enfants, tous les professionnels constatent les problèmes de fréquentation et d'échec scolaire des enfants gitans. Mamontoff (2010, p.61) dit que : « L'enseignement scolaire est un non-sens pour les Tsiganes. L'école est en contradiction avec leurs coutumes, c'est un espace clos qui brime la liberté et détourne les enfants de leurs repères identitaires ».

¹ « païos », prononcé [payous] est le terme employé par les gitans pour désigner les non gitans. On parlera de « païo » au masculin et de « paia » et « païas » au féminin.

Tous ces aspects induisent chez les professionnels une pratique nécessaire de la psychologie interculturelle.

Les enfants, adolescents et adultes, ont la possibilité d'être reçus au sein de l'association, gratuitement, pour un suivi psychologique.

Malgré la singularité de chaque demande, certaines problématiques sont récurrentes. Effectivement, il arrive fréquemment que des personnes consultent pour des troubles anxieux, des TOCS, un état dépressif, des troubles du sommeil ou de l'alimentation, une phobie scolaire ou encore des troubles psychotiques.

Les deux psychologues se répartissent les suivis psychothérapeutiques en fonction de leurs disponibilités mais aussi de leur spécialité. Une des psychologues a une approche psychopathologique et va donc par exemple prendre en charge les patients atteints de troubles psychotiques (en complémentarité d'une orientation psychiatrique) et la deuxième psychologue a une approche systémique et une formation en psychothérapie familiale, c'est donc elle qui guide les thérapies familiales et conjugales.

2.4. Une après-midi type de consultations

J'étais présente tous les mercredis après-midi dans les locaux du LAEP « la Casa des Petits », implanté au cœur du quartier Saint-Jacques à Perpignan. C'est à cet endroit qu'ont lieu les consultations pour les habitants du quartier.

Les deux psychologues du « Fil à Métisser » ne consultent pas sur les mêmes créneaux horaires. Le local est composé de trois pièces. La première pièce par laquelle on rentre est composée d'un espace cuisine et d'une table centrale. La plupart des entretiens ont lieu dans cette pièce, petite et contenante. Ensuite il y a une grande pièce avec beaucoup de jouets pour les enfants ainsi qu'un grand canapé et des fauteuils. Ici ont généralement lieu les thérapies familiales, le grand espace permettant de s'installer confortablement à plusieurs. Enfin, au fond du local, il y a un bureau avec un ordinateur, qui fait plutôt office de bureau administratif et où peuvent aussi se dérouler des entretiens.

Chacune des trois pièces a une porte qui donne directement sur la cour intérieure. Pour accéder à la cour intérieure lorsqu'on arrive de l'extérieur, il faut sonner et la psychologue ou moi allons ouvrir la porte qui est fermée à clé.

Les temps de consultation ont lieu de 14h à 18h et chaque entretien dure une heure environ. Certains patients demandent à être appelés le jour de l'entretien, pour ne pas oublier leur rendez-vous.

Il arrive régulièrement que les patients viennent accompagnés sur le lieu de consultation (surtout lors du premier rendez-vous). Le proche reste ensuite dans la pièce d'à côté.

Les enfants sont, dans la majorité des cas, reçus en présence de leurs parents (le père et la mère lorsque c'est possible, la grand-mère dans certaines situations). Ayant une pratique systémique, la psychologue fait le choix de suivre l'enfant dans son système familial. Ils bénéficient aussi de temps seuls avec la psychologue lorsque c'est demandé par la famille ou l'enfant.

Lors des thérapies familiales, la présence de tous les membres de la famille est demandée (parents et enfants). Elles permettent souvent de libérer la parole au sein d'une famille, dans une culture où la pudeur ne favorise pas toujours l'expression des sentiments.

A la fin de chaque entretien, il est demandé au(x) patient(s) s'il(s) souhaite(nt) reprendre rendez-vous.

3. Analyse institutionnelle

3.1. Place de l'association au sein du quartier

En arrivant dans l'association, je me suis rapidement interrogée sur la place que celle-ci pouvait avoir auprès des habitants.

Est-ce qu'une institution tenue par des « païos » (non-gitans) avait réussi à gagner la confiance et la crédibilité de la communauté gitane ?

Est-ce que chez une population où l'on connaît une grande précarité sociale, le lieu était bien identifié par les usagers comme un lieu de soin et non comme un lieu d'urgence sociale ?

Et enfin, est-ce que la demande d'aide auprès d'un psychologue était reconnue par cette communauté ?

Je me suis vite rendue compte que l'association, implantée en plein milieu du quartier, a su s'intégrer. Cela n'était pourtant pas forcément évident quand on connaît la méfiance que peut avoir la communauté gitane à l'égard du monde extérieur, le monde des non gitans.

Lorsque l'on constate le nombre de demandes que l'association reçoit aujourd'hui, on réalise combien la structure est reconnue par les habitants.

Dans la culture gitane, la transmission se fait de façon orale, l'information circule grâce au « bouche à oreille ». On peut donc imaginer que les différents patients qui sont venus consulter ont parlé du lieu à leurs proches. De ce fait, un climat de confiance et de respect s'est naturellement installé des deux côtés. On sent qu'une relation authentique s'est créée entre le Fil à Métisser et les habitants du quartier.

Malgré l'urgence sociale dans laquelle peuvent se trouver les habitants du quartier, ils savent pertinemment qu'aucune prestation sociale ne peut être accordée sur ce lieu. Un besoin de prise en charge psychologique est explicitement demandé. Le Fil à Métisser peut, dans certaines occasions, aider dans des démarches administratives mais seulement si elles sont directement liées au motif de consultation (par exemple : la constitution d'un dossier de demande de scolarisation au CNED pour un enfant suivi pour une phobie scolaire).

Enfin j'ai été surprise par les représentations que pouvait avoir la communauté gitane à propos des troubles psychiques. En effet, malgré toute la souffrance que cela génère, j'ai eu la sensation que ces troubles n'étaient pas reçus comme une fatalité de la part de la personne concernée ou de ses proches. La parole se libérait facilement et dans plusieurs cas, le terme d'« angoisses » était rapidement utilisé par les patients pour mettre un mot sur ce qu'ils ressentaient. On sentait qu'il n'y avait pas de honte à souffrir psychiquement, ni devant le thérapeute ni devant les autres membres de la communauté.

3.2. Place du psychologue au sein du quartier

Comme je l'ai dit dans les parties précédentes, le Fil à Métisser est composé de deux salariées psychologues. Celles-ci travaillent depuis des années sur la structure, l'une faisant même partie des fondatrices de l'association et a le rôle de coordinatrice (ma référente de stage). Je me suis donc interrogée sur la place qu'elles pouvaient avoir aux yeux des patients et des habitants du quartier.

Etant présente sur les temps de consultations et des LAEP, avec la plupart du temps la même psychologue (ma référente de stage), j'ai surtout observé la place que cette dernière pouvait occuper.

Un détail a rapidement attiré mon attention, les usagers de l'association appellent la psychologue par son prénom. Les deux parties se vouvoient mais chacune nomme l'autre par son prénom.

Les Gitans ont souvent plusieurs prénoms : un prénom « gitan » employé par les autres membres de la communauté et un prénom « paio » qui est souvent choisi pour les papiers d'identité. Le prénom donné au Fil à Métisser est généralement celui qui est « paio ».

La désignation par le prénom crée certainement une proximité et un premier lien de confiance, tout en respectant un cadre, essentiel pour un suivi thérapeutique.

La personne que représente la psychologue est reconnue dans le quartier comme celle qui soigne les souffrances psychiques. Les patients demandent à voir cette personne précisément plutôt qu'une psychologue en tant que telle. Ils ne connaissent pas toujours le métier de psychologue (il est systématiquement expliqué à chaque premier entretien) et ne connaissent pas forcément le nom de l'association, mais ils ont entendu parler de cette personne qui aide à aller mieux.

On peut penser que le Fil à Métisser est plus associé à des personnes qu'à un lieu.

D'autre part, lorsque des femmes viennent individuellement en consultation psychologique, le plus souvent, elles ne viennent plus sur les temps de groupe (LAEP). Ces femmes qui ont construit une relation « intime » avec la psychologue, se retrouvent ensuite en difficulté à l'idée de partager cette relation avec le groupe et ont donc parfois tendance à accaparer la psychologue face aux autres femmes.

Effectivement, il y a peu de différenciation entre les espaces individuels et groupaux. Tout d'abord, ceux-ci se trouvent au même endroit et les psychologues qui effectuent les entretiens individuels sont les mêmes qui accueillent sur les dispositifs groupaux : ces deux aspects peuvent induire une confusion chez ces femmes accueillies. Néanmoins, il y a tout de même d'autres accueillantes lors des LAEP, qui peuvent avoir une fonction tierce entre les psychologues et le public accueilli.

3.3. Ma place de stagiaire psychologue

Tout au long de mon stage, j'ai eu la chance de me reconnaître partie intégrante de l'équipe du Fil à Métisser. J'ai senti que l'équipe me faisait confiance et était à mon écoute et que je pouvais la solliciter lorsque j'avais des questionnements.

J'ai assisté à plusieurs réunions d'équipe dans lesquelles on me laissait un espace de parole pour exprimer mes ressentis dans le cadre de mon stage.

J'ai aussi participé à plusieurs analyses de pratique des LAEP assurées par une thérapeute extérieure qui m'ont permis de mieux faire connaissance avec l'équipe de professionnelles. Nous étions toutes au même niveau et pouvions exprimer librement nos perceptions.

Ensuite il a fallu que je trouve ma place auprès des usagers de cette structure (concernant les LAEP, je le développe dans la partie « analyse de groupe »).

J'ai participé dès le début et tout au long de mon stage aux consultations avec ma psychologue référente en tant que co-thérapeute.

Il m'a fallu un certain temps avant de me sentir prête à assurer toute seule des suivis. J'avais certainement de l'appréhension à me retrouver seule face à une culture que je ne connaissais pas bien et d'assurer un suivi pendant plusieurs semaines.

Lorsque je me suis sentie prête, j'ai contacté plusieurs patients par téléphone, qui étaient sur liste d'attente. Je me suis présentée comme stagiaire psychologue. Certains n'ont pas honoré leur rendez-vous. J'ai tout de même reçu un adolescent avec sa maman. Au bout d'une heure d'entretien, la mère a voulu reprendre rendez-vous. Ils ne sont pas revenus au rendez-vous suivant et n'ont jamais rappelé. Ensuite il était trop tard pour que j'assure seule d'autres suivis, voyant la fin de mon stage approcher.

Avec le recul, je réalise que la place occupée par la psychologue au sein du quartier m'a impressionnée. J'avais le sentiment que les personnes souhaitaient être reçues par elle et qu'elles ne prendraient pas forcément mon statut de nouvelle, stagiaire de surcroît au sérieux. J'ai appréhendé aussi, qu'en choisissant de les recevoir, ils puissent penser que leur situation ne serait pas aussi bien prise en compte que si c'était la psychologue titulaire qui le faisait. J'ai certainement eu peur de ne pas être à la hauteur de sa renommée au sein de la communauté gitane des deux quartiers.

3.4. Les spécificités de la pratique des psychologues du Fil à Métisser

Comme beaucoup d'associations, le Fil à Métisser a des moyens financiers limités. En effet, les deux psychologues doivent se répartir les demandes de suivis thérapeutiques de deux grands quartiers sur un temps de travail limité (je rappelle qu'une des psychologues occupe un mi-temps et l'autre un 80% en comptant les temps de LAEP).

Face aux nombreuses demandes et au lieu d'intervention où la proximité fait que tous les habitants se connaissent, il devient inévitable que les psychologues suivent, sur la même période ou sur des périodes différentes, plusieurs personnes qui se connaissent, voire des membres d'une même famille.

Lors des thérapies, les patients parlent naturellement de leur environnement, de leurs proches et des liens qu'ils entretiennent avec eux, des conflits qu'ils peuvent avoir avec certaines personnes. Il n'est donc pas rare que lorsqu'une des psychologues reçoit un nouveau patient, elle connaisse déjà quelques éléments de sa vie, apportés par un autre patient, dans de précédents entretiens.

Tout cela m'a amené à me poser cette question : Peut-on être dans la rencontre thérapeutique lorsque nous connaissons déjà des éléments de la personne que nous rencontrons pour la première fois ?

3.4.1. Le croisement des usagers

On peut penser qu'il n'est pas évident de se retrouver à plusieurs dans la salle d'attente d'un psychologue, sans trop savoir ce que l'on peut bien se dire, libres d'imaginer la raison pour laquelle l'autre vient consulter. On peut donc envisager que pour des gens qui se connaissent, cela puisse être inconfortable, voire intrusif.

Comme je l'explique plus haut, les trois pièces du local où peuvent avoir lieu les entretiens, ont une porte donnant directement sur la cour intérieure. Une fois dans la cour, les personnes peuvent donc sortir et rentrer par chaque pièce. Cela permet de limiter le fait, dans la mesure du possible, que les personnes se croisent entre deux entretiens. Néanmoins il arrive régulièrement que les gens se voient à travers les fenêtres.

Je pense à la famille que j'ai suivie : à la fin de l'entretien, la mère m'a demandé si elle pouvait sortir par la porte de derrière, qui donne sur une petite rue, parce qu'elle n'avait pas envie de croiser du monde, ce que j'ai bien évidemment accepté.

On sent que cela peut parfois être inconfortant pour les patients qui se croisent, se saluant discrètement.

Certains nous demandent ensuite, probablement dans un esprit de curiosité, la raison pour laquelle la personne qu'ils ont vue, vient consulter. D'autres semblent rassurés de voir d'autres membres de la communauté partageant des difficultés, comme eux.

3.4.2. Se protéger du « trop savoir »

Tout psychologue est soumis à un code de déontologie.

Le premier principe étant le respect des droits de la personne :

« Le psychologue réfère son exercice aux principes édictés par les législations nationale, européenne et internationale sur le respect des droits fondamentaux des personnes, et spécialement de leur dignité, de leur liberté et de leur protection. Il s'attache à respecter l'autonomie d'autrui et en particulier ses possibilités d'information, sa liberté de jugement et de décision. Il favorise l'accès direct et libre de toute personne au psychologue de son choix. Il n'intervient qu'avec le consentement libre et éclairé des personnes concernées. Il préserve la vie privée et l'intimité des personnes en garantissant le respect du secret professionnel. Il respecte le principe fondamental que nul n'est tenu de révéler quoi que ce soit sur lui-même » (Code de déontologie des psychologues français, 2012).

Le psychologue est donc tenu au secret professionnel. Il ne peut pas utiliser dans la thérapie, des éléments qu'il connaît déjà, venant d'une source extérieure au patient. Le risque étant que le psychologue amalgame les histoires des deux patients. Il doit donc refaçonner ses représentations à l'arrivée de chaque nouveau patient.

Là est toute la difficulté pour le psychothérapeute au Fil à Métisser : être dans un positionnement objectif, laisser toute la place à la parole singulière du patient en faisant abstraction de tout ce qui pourrait venir perturber cette nouvelle rencontre.

La position psychanalytique dit qu'il n'est pas possible de prendre en charge plusieurs personnes de la même famille.

Lorsque la demande auprès d'une psychologue du Fil à Métisser est une thérapie de soutien, de travail au niveau du moi, dans ce cadre-là il est possible de prendre en charge plusieurs personnes de la même famille. Les différentes informations peuvent être mises en lien et utilisées de façon adaptée à chaque personne. Lorsqu'il s'agit d'une demande de suivi sur la durée, cela rend les choses bien plus compliquées.

Lorsque plusieurs membres d'une famille demandent un suivi pour une problématique commune, il leur est systématiquement proposé une thérapie familiale en leur expliquant que cela est plus adapté qu'un suivi individuel.

Néanmoins, il s'agit d'une gestion de pénurie de psychologues. Il serait plus pertinent de faire appel à un thérapeute extérieur pour des personnes appartenant à la même famille ou se connaissant, d'autant plus lorsqu'il y a une situation de conflit.

3.4.3. Un exemple pour illustrer

Une situation précise m'a spécifiquement interpellée :

Nous recevons en entretien, la psychologue et moi, une femme avec sa fille. Cette femme arrive dans un grand dénuement et nous verrons au fil du suivi que cela s'apparente à un état dépressif. En effet, le mari de Madame (le père de sa fille) est incarcéré et Madame vit très mal cette séparation. Elle dit qu'elle n'arrive plus à s'occuper de sa fille tant sa tristesse est grande. Le mari de Madame était marié auparavant à une autre femme avec qui il a eu aussi une fille. Il a quitté son ex épouse pour sa femme actuelle et les deux petites filles ne connaissent pas l'existence de l'autre (même si elles sont dans la même école). Or, son ex-femme était elle aussi suivie dans le passé par la psychologue du Fil à Métisser suite à la séparation avec son mari.

La psychologue apprendra le lien entre les deux femmes, lors du premier rendez-vous. En effet, sa patiente précédente lui a dit avoir un lien familial avec la première épouse et reconnaître la nouvelle femme de Monsieur dans la salle d'attente.

La psychologue s'est donc retrouvée dans une position très délicate. Il était difficile pour elle de créer une alliance thérapeutique avec la nouvelle patiente sans avoir le sentiment d'être déloyale envers son ancienne patiente. L'épouse éconduite risque de se sentir à nouveau éconduite, toujours par sa rivale. Cela risquerait de casser le lien créé entre elle et la psychologue.

Lorsqu'une relation duelle et de confiance est investie avec le thérapeute, le sentiment d'être remplacée peut être d'une grande violence pour le patient.

De plus, la psychologue était au courant des liens fraternels qu'entretenaient les deux petites filles. Il s'agit de fait d'un secret de famille dont elle devenait complice malgré elle, en ayant le devoir de le garder pour elle.

Dans cette situation particulière, il était compliqué de refuser le suivi de la deuxième femme, au vu de l'état de détresse psychique dans lequel elle se trouvait. L'alliance thérapeutique ne peut en être que perturbée et un travail de supervision est indispensable pour limiter tous les biais qui peuvent venir entraver l'élaboration et la thérapie.

Enfin, la place que peuvent occuper l'association et la psychologue au sein du quartier ont fait cheminer ma réflexion sur le fonctionnement institutionnel du Fil à Métisser. Il me semble que l'on ne peut le comprendre sans prendre en compte le fait qu'il soit intimement lié au public qu'il reçoit.

Finalement est-ce que le public s'est adapté au Fil à Métisser ou est-ce que le Fil à Métisser s'est adapté au public ?

Est-ce que la structure pourrait avancer différemment ?

Je vais pour cela vous exposer une grille d'analyse, mon regard particulier sur le Fil à Métisser, il peut bien sûr y en avoir d'autres.

3.5. Une pratique au service de la communauté gitane

3.5.1. La communauté gitane de Perpignan en manque d'autonomie

« Traditionnellement, la culture gitane est fondée sur le voyage, l'errance, la liberté (...) Errance et travail venaient s'équilibrer au profit d'une manière de vivre sans contrainte ni attache. Etre nomade, c'est être libre, c'est le signe distinctif de la race, ce pourquoi le Gitan vit et meurt ; c'est ce qui fait la différence avec les autres. Le voyage est un constituant et un signifiant de l'identité.

Pour les sédentaires, le voyage n'est plus qu'un mythe dans la mémoire collective, regretté et idéalisé chez les plus âgés, rêve inaccessible chez certains jeunes, ou passé révolu chez d'autres. Il s'ensuit la perte de l'autonomie financière qui place les Gitans en situation de dépendance par rapport à la société d'accueil.

Les aides sociales et l'assistanat, outil d'insertion, ne constituent pas un remède miracle pour effacer de la conscience collective rêves et mystères, liberté et magie associés au voyage. Mais les Gitans survivent avec peu de choses (...). Pour les sédentaires, un retour aux pratiques anciennes est impossible ; la situation est perçue comme irréversible. Dans ce contexte de non-retour, tout l'édifice culturel et social semble chanceler sous le poids des pressions externes et du vide creusé par la disparition du voyage » (Mamontoff, 2003, p.65).

Comme l'explique Mamontoff, la plupart des Gitans vivent dans une situation de dépendance : dépendants des aides sociales et dépendants des services proposés par la société dans laquelle ils se trouvent.

Lorsqu'on connaît leur histoire de liberté et de voyages, leur manque d'autonomie face à la société d'accueil est pour eux générateur d'angoisses. Cela peut expliquer en partie leur mode de vie communautaire (entre autres, par exemple, la peur de perdre son identité est très présente aussi). Le repli du groupe devient un mécanisme de défense face à la peur de l'extérieur.

3.5.2. Structuration communautaire et solidaire

« Cette structuration communautaire fait émerger des pratiques qui correspondent à des valeurs collectives par opposition aux valeurs individuelles. Ainsi la solidarité est une valeur clé dans la structure clanique. S'il arrive qu'un membre enfreigne cette loi, le collectif décide alors de la sanction : dans les cas les plus graves, c'est l'exclusion du sujet de la communauté (...). Ce principe de solidarité est intimement lié à la notion d'honneur du clan (...).

Aucune décision ne sera contestée par respect pour le collectif et selon le principe sacré de solidarité. A l'évidence, le voyage apparaît comme l'élément fondamental de l'être gitan, à partir duquel se tissent les représentations et les pratiques sociales qui ont cristallisé une manière de vivre et de penser en désaccord total avec les valeurs et les pratiques que véhicule la société d'accueil » (Mamontoff, 2003, p.69).

Tout le long de mon stage, l'importance de l'identité gitane et l'attachement à la communauté m'ont paru centrales pour appréhender ce qui reliait les différentes personnes accueillies.

Dans la culture gitane, on ne laisse personne seul. Les personnes vulnérables (personnes âgées, malades...) bénéficient d'autant plus de soutien de la part de la communauté.

J'ai senti que le Fil à Métisser avait intégré ces valeurs dans l'accompagnement des personnes accueillies.

De plus, on peut ajouter que les institutions qui partagent une confiance mutuelle avec la communauté gitane et qui réussissent à s'insérer dans le quartier sont très rares.

3.5.3. L'institution dépendante et solidaire

En observant les différents aspects culturels de cette communauté, je réalise que l'association le Fil à Métisser a adapté sa pratique au public qu'elle accueillait, un peu comme si elle s'était constituée en miroir, afin d'être le mieux reconnue possible.

En effet, le Fil à Métisser, est lui aussi dépendant de l'aide financière pour structurer ses actions et les usagers sont eux aussi directement touchés par cette limitation de moyens. Le fait qu'il n'y ait pas assez de psychologues pour prendre en charge en particulier des personnes se connaissant ou ayant un lien familial, en est un exemple.

Mais finalement, le fait que l'équipe et notamment les deux psychologues soient aujourd'hui aussi connues et reconnues par l'ensemble de la population, est peut-être le prix de la bonne intégration du Fil à Métisser au sein du quartier. Les membres de la communauté gitane iraient difficilement consulter chez un psychologue extérieur.

L'association est, de fait, imprégnée du repli de la communauté. Elle doit faire attention à respecter le côté communautaire du quartier, au risque de perdre la confiance qu'elle a patiemment construite avec ses habitants. L'association est donc directement en contact avec les habitants, sans intermédiaire. En effet, en induisant une trop grande ouverture vers l'extérieur, cela pourrait troubler l'alliance établie. Elle s'adapte au rythme de l'évolution du quartier, non pas en le dirigeant mais en l'accompagnant.

Néanmoins, cela n'empêche pas le Fil à Métisser de continuer à tisser des liens avec différents partenaires. Cette ouverture vers d'autres professionnels permet de renforcer l'efficacité des actions auprès de la communauté. Le Fil à Métisser passe d'un monde à l'autre, d'un monde intérieur à un monde extérieur, un peu comme la communauté qu'elle accueille.

L'association peut difficilement refuser un suivi, dans une culture où l'aide à autrui est primordiale. Cela pourrait être perçu par le patient comme une exclusion déshonorante et pourrait entraîner la perte de confiance du groupe.

Ainsi, je pense que le Fil à Métisser montre qu'il est solidaire de la communauté gitane. Effectivement, en adoptant une pratique interculturelle, l'association s'ajuste aux spécificités culturelles de cette population. Elle devient militante de la cause des Gitans, victimes de préjugés et d'exclusions au sein de notre société. Elle valorise la culture gitane en organisant notamment des colloques afin d'apporter des connaissances sur cette communauté, souvent méconnue et montrée du doigt.

La pensée de Clanet (1990) me semble éclairer toute cette réflexion lorsqu'il parle d'« intégration pluraliste ». En effet, il me semble que l'intégration chemine de la part des accueillants et des accueillis et qu'il est important de ne pas confondre ici intégration et assimilation. Pour lui, la notion d'intégration s'oppose à celle d'assimilation dans la situation de contacts de cultures. Elle nécessite trois processus : « échange », « participation » et « égalité », ce qui n'est pas le cas pour l'assimilation.

L'intégration pluraliste est alors possible à trois conditions :

- La nécessité de langages communs, indispensables à la communication, et de normes communes, nécessaires à la sauvegarde de l'intégrité physique et psychologique des individus et des groupes en présence
- La reconnaissance du droit à la différence culturelle, à condition que celle-ci n'entraîne pas d'ethnocentrisme ou de hiérarchie culturelle
- La réciprocité des relations et des échanges entre différents sous-ensembles culturels

4. Conclusion

Le Fil à Métisser a beaucoup travaillé afin que les habitants puissent investir au mieux ce lieu et s'y sentir en confiance.

L'association sait accueillir un membre de la communauté gitane en prenant en compte toute la dimension culturelle ainsi que le groupe auquel il est lié, tout en oubliant pas de recevoir chaque personne dans sa singularité, un membre de la communauté humaine avec des problématiques qui lui appartiennent.

Après tout ce travail d'analyse j'ai bien conscience que le Fil à Métisser a fait et continue de faire un immense travail auprès de la communauté gitane dans laquelle il intervient.

Il participe de ce fait à la cohésion sociale de cette communauté grâce à tout le travail de lien qu'il tricote jour après jour à travers l'aide psychologique, le travail dans les LAEP, l'organisation des groupes de parole, etc.

Par ailleurs, tout ce travail-là participe à la déstigmatisation de cette population.

Partie II – Analyse groupale

1. Introduction

Les LAEP (Lieux d'Accueil Enfants Parents) sont des lieux dédiés aux enfants et aux parents.

Je me suis intéressée d'abord à ce qui pouvait se jouer pour les enfants. J'ai vite réalisé que dans ce lieu où les parents ont la possibilité de venir avec leurs enfants pour qu'ils puissent jouer, énormément de choses se vivent.

L'enfant a la possibilité de découvrir un nouvel endroit, avec la présence d'un ou de plusieurs adultes qu'il connaît bien (mère, grand-mère, tante...). Il peut donc explorer les lieux de façon sécurisée puis petit à petit expérimenter la séparation avec l'adulte pour aller à la rencontre de ses pairs. Ainsi il pourra apprendre à trouver sa place dans un groupe avec tout ce que cela implique. Par exemple il devra faire face à la frustration lorsqu'un enfant ne voudra pas lui prêter un jouet qu'il convoite aussi. De plus, dans les LAEP de Saint Jacques et du Nouveau Logis, l'enfant sera au contact de « païos » qui lui parlent en français, une langue qu'il n'a pas forcément l'habitude d'entendre.

Chez une population où l'on connaît les difficultés liées à la scolarité (Mamontoff, 2010), ce lieu peut être un premier lieu de socialisation.

Tous ces éléments sont une ouverture pour l'enfant et peuvent aussi être une première préparation à l'entrée à l'école.

Néanmoins, outre tous les bienfaits que peuvent apporter les LAEP aux enfants, un aspect que je soupçonnais moins m'a particulièrement interpellée.

Lors d'un cours à l'université, un de nos intervenants nous a raconté une anecdote sur sa pratique en LAEP qui a retenu mon attention : un jour, un petit garçon est venu avec sa maman dans un LAEP. Celle-ci a demandé aux accueillants si elle pouvait s'allonger sur une des banquettes pendant que son fils jouait. Ils ont accepté et elle s'est endormie pendant tout le temps de l'accueil, si bien qu'un des accueillants a dû la réveiller au moment de partir.

Cette dame et son fils sont revenus au LAEP environ 6 mois plus tard et un des accueillants demande au petit garçon s'il se souvient d'eux : celui-ci répondra « oui je me souviens, on était venus soigner maman ».

Cette anecdote a fortement fait écho à ce que je pouvais rencontrer sur les LAEP où j'ai effectué mon stage.

J'ai pu constater à travers les discussions des femmes accueillies (entre elles où avec nous les accueillantes), que beaucoup de sujets sont abordés, parfois légers et parfois plus graves.

La plupart des femmes viennent avec leur(s) enfant(s) ou petit(s)-enfant(s), certaines viennent seules sans aucun enfant, d'autres viennent en tant que deuxième accompagnante (de leur fille, de leur mère, d'une amie ou de leur sœur...).

Je me suis donc rapidement interrogée sur ce que ce lieu pouvait apporter à ces femmes et pourquoi reviennent-elles régulièrement.

Je me suis vite aperçue que l'enfant, pourtant souvent placé au centre dans la culture gitane, n'est pas la seule raison de leur présence.

2. Présentation des LAEP

2.1. Les LAEP : quelques éléments de compréhension

En 1978, Françoise Dolto (pédiatre et psychanalyste) crée, avec une équipe de collaborateurs, la Maison verte. Ni halte-garderie, ni crèche, ni centre de consultation spécialisée, elle est un lieu de loisirs qui accueille parents et enfants, de leur naissance à l'âge de 3 ans, pour partager ensemble du temps, jouer, parler et apprendre à se connaître (Sudaka-Bénazéraf, 2012).

Les Caisses d'Allocations Familiales (CAF) vont s'inspirer directement des maisons vertes pour créer les LAEP (site de la CAF).

Les CAF soutiennent les lieux d'accueil enfants-parents dans l'objectif de favoriser la qualité du lien d'attachement entre parent(s) et enfant(s). Il s'agit de lieux ouverts dans lesquels des accueillants sont présents pour des temps conviviaux de jeux et d'échanges entre parents et enfants. Les LAEP offrent un premier lieu de sociabilité aux enfants et répondent à un besoin de réassurance des parents durant les tout premiers mois de l'enfant. Financés par une prestation de service depuis 1996, ils se sont fortement développés au cours de ces dix dernières années.

Ainsi « intérêt de l'enfant » et « soutien des parents dans leurs tâches éducatives » apparaissent intimement liés. Comme le dit Caroline Eliacheff, psychanalyste et pédopsychiatre, « *on ne peut pas respecter un enfant si on ne respecte pas les parents dont il est issu [...] les enfants sont d'autant plus respectés que les parents le sont aussi, d'autant moins délaissés que les parents se sentent moins isolés* » (Delauney-Guivarc'h, 2010).

2.2. Les LAEP du Nouveau Logis et de Saint Jacques

Ces LAEP sont un projet porté par la ville de Perpignan, le personnel qui intervient a deux employeurs : la ville de Perpignan et le Fil à Métisser.

Les LAEP accueillent des jeunes enfants de 0 à 5 ans accompagnés d'un adulte. En plus d'être des lieux de jeu et de socialisation, ils permettent de travailler les problématiques liées à la séparation, de dépister et d'orienter certaines familles en cas de difficulté, et de soutenir les parents dans leur fonction parentale.

Chacun vient à son rythme, pour le temps qui lui convient. A chaque arrivée d'un enfant sur l'accueil, une des accueillantes note le prénom ou le surnom (sans le nom car l'anonymat est la règle) de l'enfant sur un tableau.

Les LAEP du Nouveau Logis et de Saint Jacques sont très fréquentés : il arrive qu'une trentaine d'enfants soient présents en une après-midi, avec souvent le même nombre d'adultes.

Qui accueille ?

Une équipe pluriculturelle et pluridisciplinaire dans chaque lieu, elle est composée de professionnelles de formations différentes :

- Des animatrices issues du quartier et appartenant, pour certaines, à la communauté gitane
- Une éducatrice de jeunes enfants
- Une psychologue interculturelle et une psychologue clinicienne.
- Une psychologue stagiaire

Pour chaque accueil, l'équipe est composée généralement de trois accueillantes : une animatrice, une éducatrice de jeunes enfants et une psychologue ainsi que la stagiaire psychologue (j'étais présente sur deux accueils par semaine).

Un lieu de médiation

Le lieu d'accueil enfants-parents est un espace intermédiaire entre la maison et la collectivité, qui permet une séparation en douceur. L'enfant va aller vers les autres sous le regard rassurant de l'adulte qui l'accompagne.

C'est l'occasion pour le parent de prendre du temps : un temps pour regarder évoluer son enfant dans un autre lieu, avec d'autres enfants, un temps pour jouer avec lui, un temps pour soi.

C'est un espace de parole pour permettre à l'enfant et au parent de mieux se comprendre.

Ce lieu est une passerelle entre la culture familiale et la culture sociétale pour un mieux vivre ensemble.

Où ?

Le fil à métisser est présent dans deux lieux d'accueils (des photos des deux LAEP sont en annexe) :

- **Le premier se nomme « La Casa des Petits »**

Il est situé au cœur du quartier Saint-Jacques (place du Puig) et au sein des locaux de l'école maternelle La Miranda. Ce lieu est ouvert aux familles vivant dans ce quartier et également à toutes les familles qui le souhaitent. Son emplacement stratégique à côté de l'école permet de faire le lien entre cet espace d'accueil et la scolarisation. En effet, pour accéder au local du LAEP, il faut passer par la cour de l'école. Ainsi les parents et les enfants peuvent se familiariser avec l'environnement scolaire.

Les accueils ont lieu les après-midis du mardi et du vendredi.

Le LAEP est composé d'un coin cuisine où les enfants et les parents peuvent goûter, d'une grande salle avec des jeux, de fauteuils et canapés et d'un coin toilette avec une table à langer.

- **Le deuxième se nomme « ZiW Zaw »**

Il est situé au cœur de la Cité du Nouveau Logis, à côté de la maison sociale du quartier. Le quartier est situé au nord de la ville de Perpignan, isolé avec peu de brassage social : 80% de gitans catalans (fédération nationale des Francas, 2001).

Le LAEP partage les locaux avec la préscolarisation (structure passerelle qui permet d'accueillir des enfants âgés de 3 à 5 ans, qui ne fréquentent pas la maternelle). Là aussi cela permet de faire un lien entre le LAEP et la scolarité des enfants.

Comme pour la Casa des petits (Saint Jacques), le lieu d'accueil est composé d'un coin cuisine, et d'une salle de jeu, ainsi que d'une petite cour partagée avec la

préscolarisation. La salle de jeu est éclairée par une grande baie vitrée qui est orientée face au quartier. Cela renforce le sentiment d'être en plein milieu du quartier et de la vie des habitants.

Le LAEP du Nouveau Logis est ouvert les lundis et les jeudis après-midi.

3. Présentation de la population

Pour qui ?

- Les enfants de 0 à 5 ans accompagnés d'un adulte.
- Les futurs parents.

Etant placés dans des quartiers où la communauté gitane est fortement représentée, les usagers de ces deux LAEP appartiennent en quasi-totalité à la communauté gitane (à quelques exceptions près : nous pouvons rencontrer des usagers d'origine maghrébine, ou d'origine « paia » qui sont pour la plupart issus de mariages mixtes avec la communauté gitane).

Les adultes accompagnants sont uniquement des femmes. Nous pouvons trouver une explication à cela. En effet, dans la culture gitane, la mixité sexuelle a une dimension particulière. Une femme n'a pas le droit de parler à un homme qui n'est pas de sa famille. C'est donc en cela que nous comprenons qu'une cohabitation homme/femme rendrait l'accueil impossible pour ces femmes.

4. Enjeux cliniques et objectifs du groupe

Qu'est-ce qui peut s'y passer ?

- Pour les enfants
 - Un espace aménagé et adapté aux jeunes enfants, un espace de jeu, d'expérimentations. Les jeux à disposition des enfants sont nombreux, il y a des jeux qui rappellent la vie quotidienne (mallette de docteur, dinette, caisse à bricolage...), un coin lecture, des jeux de constructions, de quoi dessiner, faire de la pâte à modeler, des jeux pour les activités motrices...
 - Un lieu où il peut rencontrer d'autres enfants et d'autres adultes.

- Un lieu dans l'école pour commencer à s'habituer à l'environnement scolaire.

- Pour les adultes

- Un lieu de détente.
- Un lieu d'écoute, de soutien à la parentalité.
- Un lieu de rencontre, d'échange, de partage.
- Un espace de documentation, d'informations autour de l'enfant.

Les personnes accueillies peuvent verbaliser leurs interrogations et tenter d'élaborer leurs propres réponses par la confrontation de points de vue différents.

5. Déroulement des LAEP en relation avec la problématique

En rassemblant mes diverses notes sur les deux lieux d'accueil où j'ai été présente pendant plusieurs mois, j'ai pu constater que plusieurs problématiques similaires étaient abordées par les femmes dans ces deux lieux. J'ai donc classé mes données selon cinq grands thèmes :

- Problématiques de santé
- Problématiques de femmes
- Relations intra-familiales
- Parentalité
- Problématiques environnementales

Pour mieux illustrer les propos suivants, je pense qu'il est important au préalable, de visualiser le contexte du LAEP. Généralement, lorsque les femmes viennent, elles enlèvent la veste de leur enfant pour qu'il puisse aller jouer et s'installent sur un des fauteuils ou canapés dans la salle principale. Certaines rejoignent leur enfant pour jouer avec lui, d'autres restent assises plutôt silencieuses en écoutant les autres ou en surveillant leur enfant et d'autres encore, rentrent rapidement en relation avec les autres femmes ou les professionnelles.

Certaines discussions sont au centre de la pièce, partagées par toutes les femmes présentes, parfois les discussions se font par petits groupes, autour d'un café, pendant que les enfants goûtent ou tout simplement dans la salle de jeu. Puis il y a les discussions duelles, de femme à femme ou de femme à professionnelle.

Il n'est pas rare que plusieurs femmes viennent pour un seul enfant, la mère plus la grand-mère par exemple (il peut même arriver que 4 adultes viennent en tant qu'accompagnatrices d'un seul enfant), puis il arrive aussi que des femmes viennent, sans enfants, pour passer un moment sur le lieu.

La langue utilisée par les femmes au sein du LAEP a attiré mon attention. En effet, la langue maternelle de la communauté gitane de Perpignan est ce qu'on appelle communément le « gitan », un dérivé du catalan essentiellement. Les femmes entre elles parlaient majoritairement le gitan. Lorsqu'elles s'adressent à leur enfant elles leur parlent aussi en gitan. Il arrive régulièrement que lorsqu'une des professionnelles est présente auprès de l'enfant ou dans une discussion avec les femmes, elles se mettent à parler français. Enfin, quand elles s'adressent aux professionnelles, elles parlent en français.

Parlant couramment le catalan, je comprenais relativement bien le gitan, même si les particularités de l'accent et du vocabulaire ne me permettaient pas de tout saisir.

Tous les écrits ont été retranscrits après coup, le contexte ne permettant pas la prise de note immédiate. En effet, une prise de note pendant les accueils aurait pu inquiéter les mères concernant leur(s) enfant(s).

Je n'ai pas assisté à tous les éléments que je vais vous présenter, certains ont été rapportés lors des réunions que nous faisons avec les accueillantes après chaque accueil.

Les données que j'ai retranscrites sont présentées d'une façon brute. Cela est un choix de ma part. En effet je trouvais intéressant de les exposer comme je les ai vécues. Des petits moments, des images, des discussions, instantanés, pris comme on prendrait une photographie et présentés comme un album photo.

5.1. Parentalité

Je présente, dans cette partie, seulement quelques éléments concernant la parentalité que j'ai sélectionnés. Cette problématique étant beaucoup plus abordée par les femmes.

A la Casa des Petits

10 février : Kenny (15 mois) est un nouvel arrivant au LAEP aujourd'hui. Il reste très collé à sa mère, mais va s'acclimater petit à petit au lieu, se séparera petit à petit de sa mère en allant

vers les autres pour jouer. La mère reconnaît auprès des accueillantes que c'est elle aussi qui a du mal à se séparer.

24 février : Les deux petits-enfants de Barbara (Antoine et Esther) se disputent pour un jouet. Barbara va gronder Esther, elle remarque que je regarde la scène et me dit « *elle est méchante* », puis dira en gitan à d'autres mères qu'Esther reste toujours collée à elle et qu'elle va rester collée pendant tout le temps d'accueil. Esther se détachera plus tard et jouera dans l'espace.

La mère d'Israël semble très agacée. Israël l'appelle plusieurs fois auquel elle répond : « *que vol ?* » (Qu'est-ce qu'il veut ?), elle l'appelle « *boig* » (fou).

Son fils voulait aller dehors, elle ne veut pas « *mais pourquoi il comprend pas ?* ».

17 mars : La mère d'Agathe nous dit qu'elle ne peut pas mettre sa fille à l'école car elle a trop peur de se sentir seule.

31 mars : Sandrine (sœur de Marilyn et grand-mère de Brandon), dit aux autres mères que ses enfants ont tous fait la sieste à 15h jusqu'à 3 ans et demi. Elle me le confie ensuite en le traduisant en français : « *c'est important la sieste pour les enfants, ma fille elle leur fait pas faire* ».

5.2. Problématique de santé

5.2.1. Préoccupations envers les enfants

Au Ziw Zaw

2 février : Discussion entre Sarah, la mère d'Elias et Yaël, avec la mère de Nani et Loukian dans l'espace cuisine sur le goûter, sur les bienfaits des fruits. Sarah dit que Elias est en surpoids et qu'elle a donc changé ses habitudes alimentaires.

9 mars : Sarah, la maman d'Elias confie être contente car il n'a pas mangé ce midi.

9 février : Maria confie ses préoccupations à une accueillante concernant l'eczéma de ses deux enfants.

A la Casa des Petits

31 mars : Mélanie demande à la psychologue si elle connaît un endroit où on peut apprendre à manger à son fils, elle et son mari sont inquiets sur le poids et la taille de leur fils alors qu'il est dans la moyenne et que le pédiatre a essayé de les rassurer.

5.2.2. Préoccupations personnelles

A la Casa des Petits

27 janvier : Marilyn (Grand-mère de Manny) parle aux femmes présentes ainsi qu'aux accueillantes de ses problèmes de santé liés au diabète, elle nous dit que la perte de ses dents en est une conséquence.

Manny est fatigué et partira tôt avec sa mère. Marilyn restera sur le LAEP après leur départ.

31 mars : A la fin de l'accueil, plusieurs mères parlent de douleurs liées aux dents. Elles parlent aussi de régimes, de personnes qu'elles connaissent qui ont perdu beaucoup de poids, notamment suite à une gastropastie. Certaines sont intéressées par l'opération et demandent si ça fait mal.

Au Ziw Zaw

23 mars : La mère (Laurie) et la grand-mère de Orie, parlent avec d'autres mères de sommeil, que bien dormir fait mincir, les autres femmes sont intéressées et interpellées par ce qu'elles disent.

30 mars : Laurie, la mère de Orie parle de son poids à d'autres femmes et dit qu'elle est inquiète car elle a grossi.

5.3. Problématique féminine

A la Casa des Petits

3 février : Tina (mère de Isaac) : elle confie aux personnes présentes qu'elle est enceinte, mais qu'elle pense à l'avortement. Certaines femmes lui font part de leurs avis négatifs sur l'avortement pour des raisons religieuses.

Plusieurs mères ont passé un long moment aujourd'hui à dessiner des minions en oubliant parfois de surveiller et donner de l'attention à leurs enfants.

10 février : La mère de Taïna me confie qu'elle aimerait avoir un autre enfant mais pense que son âge (elle me dit qu'elle a 38 ans) rend une grossesse difficile. Je lui dis que ma mère avait 40 ans quand je suis née et que son âge n'est donc pas une barrière, elle me répondra que cela la rassure.

24 février : Marilyn nous fait part en début d'accueil (une autre mère est présente aussi) de son inquiétude concernant la contraception de sa fille (la mère de Manny), car son stérilet s'est déplacé et cela lui a provoqué une infection. Nous discutons ensuite avec elle des différents moyens de contraception.

10 mars : Cirera et son fils Eléazar arrivent en début d'accueil et sont les seuls présents la première heure. Eléazar (3 ans) est venu avec une basket à un pied et un mocassin à l'autre pied (Cirera nous explique que pendant plusieurs mois il ne voulait pas quitter ses bottes). L'éducatrice de jeunes enfants fait une blague sur le fétichisme en disant « *peut-être qu'il sera fétichiste ?* » Cirera répond « *comme son père, il adore mes pieds* ».

Cirera ajoute ensuite qu'elle s'inquiète pour son fils car il fait « *ses activités* » régulièrement, matin et soir.

Elle dit qu'il s'intéresse aux seins des autres filles et que la dernière fois il a demandé à une fille dans le quartier s'il pouvait lui toucher le sein. La psychologue demande s'il touche ses seins à elle ? Elle nous répond que c'est son doudou et que tous les soirs il joue avec son téton pour s'endormir. Elle nous dit qu'elle a allaité son fils aîné jusqu'à l'âge de 4 ans et que vu qu'elle n'a pas pu allaiter Eléazar elle pense que c'est une façon pour elle de compenser. Elle nous dit aussi que cela se passe de la même façon chez les autres femmes de sa famille.

Je demande à Cirera combien elle a d'enfants en tout, elle me répond deux, mais qu'elle a fait 7 fausses couches.

Plus tard, quand d'autres familles arrivent, on s'installe à l'extérieur (il fait très beau et certains enfants jouent au vélo). Natalia est malade (angine blanche), Cirera lui dit que c'est peut-être la mononucléose « *maladie du baiser* ». L'éducatrice de jeunes enfants va chercher un dictionnaire de la santé pour en savoir un peu plus, elle ouvre au hasard une page et tombe sur « *comment mettre un préservatif* », je sens une gêne autour des autres femmes « *devant les enfants ça fait honte* », suivi de rires gênés

Rubia arrive en premier seule au LAEP car « elle passait par là » puis ramènera son petit-fils Adam un peu après.

On reparlera devant Rubia, qui est arrivée plus tard, de la conversation que nous venons d'avoir sur la mononucléose et les préservatifs. Elle s'exprimera devant toutes les personnes présentes en disant qu'elle n'aime pas les bisous, que cela la dégoûte, qu'elle le faisait étant plus jeune « *parce qu'il fallait le faire* » mais qu'elle n'aimait pas ça : « *pour faire l'amour il faut faire des bisous sur la bouche mais moi je préfère les bisous dans le cou* ». Les autres femmes présentes rient d'un air gêné, sans rebondir.

17 mars : La mère de Shanna confie à une accueillante qu'elle attend peut-être des jumeaux mais qu'elle en est catastrophée.

24 mars : Je suis en train de prendre des notes lorsque la mère de Kevin m'interpelle en me disant que j'écris bien. Je ne l'avais pas remarquée et je comprends donc qu'elle m'observe depuis un petit moment. Elle me dit qu'elle sait écrire « *mais pas comme ça* » et qu'elle ne sait pas lire. Je lui parle des cours de français gratuits qui sont donnés tous les vendredis et elle me dit qu'elle serait très intéressée (elle ira dès la semaine suivante).

31 mars : Les femmes présentes ont une discussion sur l'accouchement en référence à l'émission « baby-boom ». Sandrine nous dit que la première fois qu'elle est arrivée à la maternité pour accoucher, elle voulait repartir. Sa mère l'a accompagnée à ses trois accouchements (même si elle a accouché « âgée », à 19 ans), maintenant c'est son tour d'accompagner sa fille.

Au Ziw Zaw

9 février : On sent aujourd'hui de l'agressivité chez Maria, elle confie à la psychologue qu'elle est enceinte mais qu'elle a envie d'avorter.

5.4. Relations intra-familiales

Au Ziw Zaw

26 janvier : Maria, la mère de Karina : « *quand on était petits on était assis et on regardait notre père taper notre mère* », elle se confie aussi à l'éducatrice de jeunes enfants sur sa vie de couple.

2 février : Discussion de deux femmes entre elles, à propos d'une petite fille qui joue devant elles. L'une d'elle dit qu'elle ne veut pas cette petite fille pour son fils plus tard (même si la mère de la petite fille lui a fait la demande) : « *je te veux pas, avec tes cheveux frisés* ».

9 février : Olivia (la mère d'Enzo) critique sa belle-mère devant le groupe de femmes présentes. Les propos d'Olivia vexent l'animatrice (qui nous en fera part en fin de séance) car elle est elle-même belle-mère.

Olivia raconte que sa belle-famille va à la selle dehors, par habitude, car avant il n'y avait pas de toilette. Elle nous dit aussi que son fils Enzo arrive à aller aux toilettes seulement dehors.

23 mars : La mère (Laurie) et la grand-mère de Orie nous parlent à l'animatrice et moi de leurs maris. Elles disent que leurs hommes (Gitans), sont des « handicapés », qu'ils ne savent rien faire et qu'il faut tout leur faire. L'animatrice dit que chez elle cela ne se passe pas comme ça, la grand-mère de Orie dit que pour elle non plus, son mari « *participe à plein de tâches ménagères* » (cuisine, jardin...). Laurie dit que si elle ne s'occupe pas des tâches ménagères pour son mari, lui est incapable de le faire.

30 mars : Sarah (la mère de Elias et Yaël) arrive en colère au LAEP car elle s'est disputée avec son mari. Il vient de la déposer devant l'accueil mais reviendra pour dire à Sarah de croiser ses jambes lorsqu'elle s'assoit car ça le dérange. Elle nous dira qu'elle lui répète souvent qu'il n'a pas à être jaloux car elle est « *laide* ».

Elle nous dit qu'elle a déjà essayé de le quitter mais à chaque fois il ne le supporte pas et détruit leurs meubles et leur électroménager (elle nous parle notamment d'une télévision à 800 euros). Il ne la laisse pas prendre soin d'elle : *« il fait que me coller, il sort jamais, il me laisse rien faire, je préférerais qu'il me trompe pour que je sois tranquille »*. Elle nous dira qu'il a mangé tous les goûters qu'elle avait caché pour ses deux fils. *« Ma mère me dit toujours de retourner avec lui quand je le quitte, mais elle n'y est pas elle à la maison, ma mère dès qu'elle n'est pas contente ben mon père il la sort, donc c'est facile de me dire ça, ça fait 10 ans qu'il est comme ça, il ne changera jamais »*.

Olivia participera à la discussion en disant que certains hommes sentent les mains de leurs femmes après qu'elles soient allées aux toilettes pour sentir si elles n'ont pas fumé, Sarah dira *« ah non moi il ne me fait pas ça quand même »*.

Sarah rajoutera *« du coup moi aussi je me montre jalouse avec lui, comme ça ça lui porte le poids aussi »*. Olivia (la mère d'Enzo) réagira en disant : *« ah non moi je suis jalouse mais je ne fais pas semblant »*.

La situation de Diego

Diego est un enfant qui vient quasiment toutes les semaines sur le LAEP. Je suis mise rapidement au courant par l'équipe du contexte familial de Diego. Diego vit actuellement chez ses grands-parents maternels. En effet, sa mère, Mélissa, est séparée du père de Diego et a refait sa vie avec un homme que sa famille n'accepte pas. Le père de Mélissa a donc coupé tout contact avec sa fille et ce sont les grands-parents de Diego qui s'occupent de lui. La grand-mère de Diego (Lilou) qui accompagne toutes les semaines son petit-fils au LAEP a confié plusieurs fois son grand désarroi face aux conflits entre son mari et sa fille et ses inquiétudes face au nouveau compagnon violent de sa fille. Mélissa voit son fils seulement lors de ces accueils, son père lui interdisant de venir le voir chez eux.

26 janvier : Diego arrive avec sa grand-mère (Lilou) et sa mère (Mélissa). Sa mère restera environ 1 heure sur le LAEP. Nous observons peu de contacts entre Diego et sa mère, sauf au moment du départ de la mère où ils vont se faire un câlin.

23 mars : Diego arrive avec sa grand-mère. Mélissa les rejoint peu de temps après. Sa mère sort rapidement Diego devant le LAEP pour qu'il dise bonjour à son compagnon qui vient de la déposer en voiture.

Mélissa s'adresse souvent à Diego pour le gronder et ne rentre pas beaucoup en relation avec lui. Elle reste collée à sa mère quasiment tout le temps de sa présence sur le LAEP.

Quand Diego veut demander quelque chose, il s'adresse à sa grand-mère en l'appelant « Mama ».

30 mars : Lilou (la grand-mère de Diego) arrive avec son petit-fils. Elle partage ses inquiétudes avec l'équipe et les femmes présentes concernant sa fille Mélissa (Mère de Diego), qui se fait « battre » par son compagnon : *« il lui met même des coups de ceinture, c'est pas normal, je voudrais un conseil pour pouvoir interner ma fille pour qu'elle soit en sécurité, je ne comprends pas pourquoi elle est avec lui et pourquoi elle retourne à chaque fois avec lui, il se drogue, il est alcoolique, personne ne voulait de lui à la cité et elle s'est quand même mise en couple avec lui, mais qu'est-ce qu'elle lui trouve, il n'a rien pour plaire. (...) S'il continue on va appeler les flics, on portera plainte pour femme battue »*. La psychologue lui dira qu'interner sa fille n'est pas une solution et que cela risquerait de les éloigner l'une de l'autre alors qu'il est important d'entretenir le lien. Lilou confiera qu'elle fait des cauchemars où elle voit sa fille morte.

La psychologue lui donnera les coordonnées de l'APEX (association pour victimes de violences conjugales).

Elle nous confiera aussi qu'elle a peur qu'on lui enlève Diego si les services sociaux sont au courant car il n'est pas déclaré chez eux.

Noémie, une autre femme présente sur le LAEP (venue sans enfants), nous dit qu'à elle il lui a fallu 30 ans pour se rendre compte que ce n'était pas normal que son mari la batte. La psychologue lui demandera quel a été le déclic pour qu'elle le quitte ? Elle nous répondra que c'est lui qui l'a quittée pour une autre et que sinon elle serait toujours avec lui.

A la Casa des Petits

27 janvier : Sonia, la mère de Nathan, doit s'en aller car son beau-père est venu les chercher. La mère de Marlon fait une remarque en disant qu'elle ne supporterait pas que son beau-père vienne la chercher quand il veut. Sonia répond qu'il est gentil mais que si elle doit divorcer ce sera de son beau-père et non de son mari (rires).

La mère de Marlon, elle aussi, fait part au groupe présent sur le lieu d'accueil, des difficultés qu'elle a avec son beau-père.

10 février : Barbara (61 ans) arrive en début d'accueil avec son petit-fils Antoine, elle n'était pas venue depuis longtemps. Elle nous dit (2 mamans, 2 accueillantes, 3 enfants et moi sommes présents dans la pièce principale) que son fils toxicomane (oncle d'Antoine) avec qui elle habitait l'a frappée (il lui a envoyé une cafetière sur le nez), elle a eu 3 points de suture et est allée porter plainte. Elle nous dit qu'elle a très peur de son fils et qu'elle a dû quitter le domicile. Elle est actuellement hébergée chez de la famille mais elle doit continuer à payer un loyer pour avoir une adresse et continuer à percevoir le RSA. Barbara se met à pleurer en nous racontant son histoire, elle dit que son fils est le diable en personne : « *el dimoni* », qu'elle n'ira pas à son enterrement et qu'elle ne le veut pas au sien. Elle dit qu'elle n'est pas comme son mari (décédé) qui le protégeait. Elle dit que c'est son fils qui a tué son mari et qu'il lui a dit à elle qu'il la tuerait à petit feu. Antoine, son petit-fils, en fin de LAEP s'est isolé dans le coin bébé derrière les barrières, allongé avec des figurines d'animaux et imitait des animaux qui pleuraient en continu.

Barbara nous dit qu'elle ne sort plus car elle a très peur de croiser son fils qui habite à côté de là où elle est hébergée.

Barbara dira aux accueillantes qu'elle cherche des dons d'habits.

La psychologue lui proposera de la mettre en relation avec une assistante sociale et l'informe sur la possibilité de faire une information préoccupante.

24 février : Barbara mentionnera à nouveau à la psychologue qu'elle recherche des dons d'habits car elle a toutes ses affaires dans son appartement dans lequel elle ne peut pas accéder.

3 mars : Je demande à Barbara comment elle va : « mal, je veux une maison, je suis nulle part chez moi, comme si j'étais à la rue ».

10 mars : Barbara vient avec Esther et un autre de ses petits-fils. Barbara restera éteinte sur sa chaise tout le temps de l'accueil.

24 mars : Barbara arrive avec sa petite-fille Esther. Marilyn (grand-mère de Manny) remarque qu'elle ne va pas bien et l'interpelle à ce sujet devant les autres personnes présentes dans la salle (accueillantes, accompagnantes et enfants). Barbara s'effondre au milieu de la salle, assise, en pleurs « *No en puc mes* » (je n'en peux plus). Les femmes connaissent déjà la situation de Barbara et semblent touchées de la voir dans cet état-là. Elles lui donnent des conseils en cherchant des solutions à sa problématique de logement. La psychologue la prendra un instant

en entretien individuel, elle lui confiera qu'elle a été très touchée par le fait que son petit-fils Antoine n'ait pas voulu venir au LAEP avec elle aujourd'hui.

Sa petite-fille Esther paraît triste sur le temps d'accueil, elle reste en retrait un long moment, elle rentrera en relation avec les autres enfants plus tard où des sourires apparaîtront.

Barbara restera éteinte sur son fauteuil tout le reste du LAEP.

24 mars : La mère de Julieta raconte aux autres femmes que son mari lui aurait dit qu'il préférerait quand elle était malade (elle sort d'une longue maladie), les autres femmes s'en offusquent. Elle confiera ensuite à l'éducatrice de jeunes enfants qu'elle préfère les coups physiques que les paroles blessantes et qu'elle aurait préféré qu'il lui coupe les oreilles plutôt que d'entendre ça. Elle l'a quitté pour cette raison.

5.4. Contexte environnemental

A la Casa des Petits

24 février : Discussions de plusieurs mères concernant les trafics et les prises de drogues dans le quartier : seringues à la vue de tous. Elles disent être inquiètes de cet environnement pour leurs enfants.

10 mars : Cirera se plaint auprès de nous car elle essaie de réserver un camping à Agde depuis plusieurs années mais on lui répond à chaque fois qu'il n'y a plus de place et le camping rajoute : *« on a déjà explosé le quota des réservations pour les gens du 34 et du 66 »*. Elle pense que c'est du racisme contre les Gitans.

17 mars : La mère de Gatha parle aux autres femmes de son oncle qui est en prison et qui a eu une permission de cinq jours à Carcassonne il y a peu de temps.

24 mars : Plusieurs femmes ont mentionné aujourd'hui la situation d'une famille gitane arrivée de Barcelone depuis peu de temps au quartier Saint Jacques. Ils seraient partis car l'Etat espagnol les a menacés de placer leurs enfants. Elles semblent très touchées par cette histoire et nous disent qu'il y a eu une aumône à l'assemblée.

Au Ziw Zaw

23 mars : Les femmes présentes discutent de factures d'électricité. Laurie, la mère de Orie, se plaint car elle doit payer 150 euros par mois quand d'autres ne payent pas et qu'« *ils ne se font pas prendre* ». Elle me dit que c'est seulement elle qui n'a pas de chance.

6. Analyse

Ces LAEP existent pour les enfants, les enfants en sont le centre et l'âme en relation avec leur parent.

Néanmoins, on ne peut pas faire abstraction de ce que les femmes y vivent, de la façon dont elles s'approprient le lieu et de ce qu'elles y apportent. C'est pour cela que je vais tenter d'apporter dans la partie suivante quelques éléments d'analyse.

6.1. Le placement des femmes

En premier lieu, il me semble important de discuter de la localisation des deux LAEP. En effet, on remarque qu'il y a une différence dans la façon dont ils sont situés.

Le LAEP « Ziw Zaw » est muni d'une grande baie vitrée donnant directement sur le quartier. Même si un muret sépare le LAEP de la route, on se sent considérablement plus exposés à la vue des habitants du quartier. Il arrive régulièrement que des enfants plus grands jouent devant la baie vitrée ou s'introduisent directement dans le Lieu. Les frontières intérieur/extérieur sont de fait moins marquées et donc moins contenantes pour les usagers du Lieu.

L'exemple du mari de Sarah qui revient la voir pour qu'elle croise ses jambes illustre très bien cet aspect. Il est certainement plus difficile de lâcher prise dans un endroit où l'on se sent surveillé.

A « la Casa des petits », c'est différent, les accueillis sont isolés dans un espace caché de la vue des autres. Un lieu protégé, qui fait cocon, favorise le lâcher prise et la libération de la parole pour ces femmes.

La façon dont se placent les femmes dans le lieu est rarement anodine et traduit souvent une première posture sur le lieu.

Je vais pour cela aborder plusieurs positionnements que j'ai pu observer.

Certaines femmes se mettent plutôt en retrait :

C'est ce que j'ai pu remarquer pour la situation de Mélissa, la mère de Diego présente sur le LAEP Ziwi-Zaw. En effet, les fois où Mélissa venait sur le lieu d'accueil, je ne pouvais être qu'interpelée par sa discrétion contrastant avec l'intérêt qu'elle suscitait de la part des autres femmes et des membres de l'équipe connaissant son histoire.

Mélissa arrivait lorsque sa mère et son fils étaient déjà présents sur le lieu et repartait environ au bout d'une heure. La difficulté de Mélissa à rentrer en relation avec son fils était flagrante, à la vue de toutes les personnes présentes. On peut imaginer la complexité pour Mélissa de recréer des liens avec son fils sous le regard des autres femmes de la communauté mettant à mal sa légitimité de mère. Une mère bannie de son domicile parental qui a choisi un homme qui la bat et avec qui elle ne peut pas élever son enfant, ce sont plusieurs éléments contraires à la norme gitane.

Mélissa restait généralement assise à côté de sa mère, avec la sensation qu'elle s'y cachait, comme si sa mère était son rempart face au regard des autres femmes du quartier.

D'autres femmes prennent une position plus centrale sur le lieu. Elles abordent un sujet général ou plus personnel et interpellent les autres femmes à ce propos. Je pense par exemple à la mère de Marlon qui a parlé au milieu du groupe des difficultés qu'elle entretenait avec son beau-père, de façon un peu théâtrale. On ressentait qu'elle avait besoin d'attirer l'attention sur elle et de susciter une réaction chez l'autre.

Puis il y a des femmes qui vont se mettre à discuter par petits groupes ou qui vont s'installer auprès de leur enfant pour jouer avec lui et se déplacer tout le long de l'après-midi.

La position de chacune peut changer selon le jour où elles viennent, certaines qui sont le centre un jour peuvent être en retrait la semaine suivante. Chacune arrive avec son bagage qu'elle dépose comme elle peut.

6.2. L'importance de la langue utilisée

Le maniement des langues par les femmes sur le LAEP est selon moi riche de sens.

Effectivement, la langue la plus utilisée par les femmes sur l'accueil est le gitan. Cela montre l'appropriation du lieu par les femmes, un endroit implanté dans le quartier où elles se sentent chez elles. Cela peut laisser penser que lorsque les femmes viennent c'est pour partager un moment entre elles sans forcément y intégrer les « païas » présentes.

Néanmoins, elles sollicitent régulièrement les professionnelles en français pour présenter leurs questionnements concernant l'éducation ou la santé par exemple, mais aussi pour des discussions plus intimes.

Elles demandent aussi parfois à une des accueillantes issue du quartier de traduire leurs propos lorsqu'elles n'arrivent pas à s'exprimer en français, signe de l'envie de partage avec les professionnelles.

J'ai constaté aussi à plusieurs reprises, qu'il arrive, lors de ma présence à côté d'une mère avec son enfant, qu'elle se mette à parler à son enfant en français. Comme si l'utilisation du gitan était dévalorisant à mes yeux, le français devenant de ce fait un marqueur social.

Comme le soulignent Ansari et Ensslin (1991), entendre, voir et comprendre la diversité des langues est essentiel. Si les accueillants sont conscients de ce que le multilinguisme représente pour un enfant, pour une famille, pour le groupe et pour la société, alors ils peuvent faire en sorte que la diversité linguistique soit entendue et perçue dès qu'on franchit le seuil du LAEP : des affiches multilingues, un personnel multilingue, des livres dans toutes les langues indiquent que l'on cultive ici plus d'une langue.

Dans un lieu d'accueil recherchant la lutte contre les discriminations, les enfants peuvent prendre conscience que leurs langues familiales ne sont pas considérées comme perturbations ou obstacles à l'apprentissage de la langue française, mais valorisées et accueillies. Ils sont renforcés dans leur identité, qui est aussi celle de leur famille.

6.3. Les diverses problématiques apportées sur le lieu

Lors de la description des diverses problématiques apportées sur le lieu par les femmes, je constate que celles-ci font partie des préoccupations de la communauté des femmes et plus largement de la communauté humaine.

Le LAEP permet à ces femmes d'avoir un lieu pour les exprimer.

Parentalité

Le LAEP conduit certes, naturellement à aborder les questions concernant la maternité et l'éducation, mais on sait que la place de l'enfant dans la culture gitane est au centre. Nombreuses sont les mères qui disent que leur enfant passe avant tout, avant leur mari et avant elles même. L'enfant ne doit manquer de rien.

Etant dans la majorité mères d'enfants qui ont environ les mêmes âges, chacune peut faire part de ses inquiétudes et se conseiller mutuellement. Beaucoup de mères ont un enfant unique et ce lieu permet entre autres qu'il soit au contact d'autres enfants. Les enfants sont sous le regard de toutes et il arrive souvent que les mères comparent le développement du leur avec ses camarades. Elles expriment fréquemment leurs doutes aux accueillantes, souvent dans l'idée de se rassurer.

Problématique de santé :

Dans une culture où la peur de la maladie est omniprésente, les discussions liées à la santé sont récurrentes. De plus, on sait que l'espérance de vie dans la communauté gitane de Perpignan est nettement moins élevée que chez les « païos ». En effet, la mauvaise alimentation ainsi que les mauvaises conditions sanitaires sont à l'origine de nombreuses maladies chroniques chez cette communauté. Je comprends donc que la santé soit un thème préoccupant et anxiogène pour ces femmes.

Problématique féminine :

Il n'est pas étonnant que dans ce lieu occupé par des femmes, les questions concernant la contraception ou les grossesses soient apportées. Ce sont parfois des sujets tabous, difficiles à aborder avec des hommes ou au sein du quartier, comme la sexualité par exemple. Ce lieu protégé et fermé facilite certainement la discussion autour de ces problématiques.

Problématique intra-familiale

Les problématiques intra-familiales sont au cœur de nombreuses discussions dans le LAEP. La famille étant capitale dans la culture gitane, je comprends que cela puisse prendre beaucoup d'espace dans les préoccupations de ces femmes.

Néanmoins, je me suis rapidement rendu compte qu'il y avait beaucoup de pudeur à parler en public de ces sujets-là, sachant que les femmes présentes habitent toutes le même quartier et se connaissent toutes plus ou moins, il n'est pas rare que certaines appartiennent à la même famille. Difficile de se confier sur des sujets aussi intimes lorsqu'on sait que cela pourrait être répété en

dehors du LAEP. Difficile d'avouer au groupe que tout n'est pas si rose chez nous quand on connaît l'importance du regard de l'autre dans cette culture.

Les cas de violences ont particulièrement retenu mon attention, en effet, je ne m'attendais pas à ce que des sujets aussi lourds soient abordés au sein des LAEP, au milieu d'un groupe, dans un moment à l'origine dédié à la relation parents enfants. Je pense que lorsque ces femmes « se lâchent » sur leur histoire personnelle c'est souvent qu'elles n'en peuvent plus et qu'elles ne trouvent pas d'autres solutions que de l'exprimer au groupe, comme un appel à l'aide.

Problématique environnementale

Les deux LAEP sont implantés en plein cœur des quartiers gitans. Un quartier où ces femmes sont nées, ont grandi et vivent depuis des générations. Un quartier où tout le monde se connaît. La vie du quartier fait partie de la vie de ces femmes. Il paraît donc évident que lorsque ces femmes franchissent les portes du LAEP, l'âme du quartier les accompagne.

6.4. Un lieu thérapeutique pour les adultes ?

Quelle importance peut avoir ce lieu, dirigé par les « païos » pour qu'autant de femmes et d'enfants viennent régulièrement quand d'autres endroits peuvent être occupés librement tel un parc ?

Comment expliquer que des femmes viennent au LAEP sans enfants, seulement pour y passer un moment avec d'autres femmes ?

On peut prendre l'exemple de Barbara, qui arrive à chaque séance très éprouvée en exprimant un grand mal-être et une grosse peur à l'idée de se promener dans le quartier où elle se sent en danger. Et pourtant elle traverse quand même le quartier pour venir au LAEP. On sent que cela devient une échappatoire à son quotidien.

Une discussion avec une des accueillantes issue du quartier où elle travaille, m'a particulièrement marquée, notamment lorsqu'elle a parlé de « *refuge* » pour ces femmes, un endroit où elles peuvent « *se reposer la tête* ».

On sait que dans la culture gitane, les femmes sont sans cesse sollicitées pour s'occuper des enfants, s'occuper de l'intendance, s'occuper des beaux-parents, etc. et qu'il leur reste peu de temps pour s'occuper d'elles et avoir leur espace à elles.

Il me semble que le LAEP, lieu où les enfants sont en sécurité et surveillés par plusieurs adultes en même temps, favorise le lâcher prise.

Schauder (1991, p.38) dit que « *pour de nombreuses mères, l'expérience menée par elles en parallèle à celle de leur enfant et grâce à d'autres adultes avec qui elles peuvent échanger sur ce qu'elles vivent et ressentent, aboutit à une véritable libération* ».

Le LAEP peut devenir pour ces femmes la porte d'entrée entre deux mondes :

Le monde du quotidien, où elles occupent un rôle au sein d'un groupe, groupe familial, groupe culturel, communauté de quartier, qui laisse peu de place à l'individuation aux yeux de l'autre et **le monde où elles existent différemment**, un lieu fermé et protégé qui permet un certain détachement par rapport à leur rôle d'épouse, de mère, de grand-mère, de belle-fille, etc. et de réexister en tant que femmes avec ses particularités, ses limites, ses vulnérabilités, ses atouts et ses contradictions. Un monde de femmes dont elles sont les actrices principales.

La personnalisation a pour caractéristiques des relations complexes entre la conformation sociale et l'individuation. Cela est dû à la présence de deux besoins psychologiques aussi indispensables que contradictoires.

Le premier étant le besoin d'attachement qui s'inscrit dans le domaine affectif et renvoie au désir de reconnaissance, de continuité intergénérationnelle...

Le deuxième concerne le besoin d'autonomie ; il concerne l'aspiration vers l'accomplissement personnel. Pouvoir agir sur son environnement apparaît fondamental. Le développement passe aussi par la nécessité de s'individualiser et de se différencier de son milieu d'origine (Manço, 2006).

Je pense que ces LAEP induisent une séparation d'un monde pour la rencontre d'un autre, une séparation de l'Autre pour une nouvelle rencontre de Soi.

Enfin, je pense que ce lieu facilite la fonction dépôt, dépôt de ses ressentis, dépôt de ses inquiétudes, dépôt de ses difficultés. Cela représente sans aucun doute un premier rôle thérapeutique pour ces femmes. Ce lieu fermé, avec d'autres adultes qui accompagnent la socialisation, peut réellement être contenant pour les enfants et donc pour les femmes.

Le travail de la parole est un processus qui vient libérer la charge de l'affect pour trouver dans le LAEP un espace de dépôt (Veuillet-Combier, 2011).

La parole est cet instrument précieux qui nous lie aux autres ; elle est au cœur de toutes les relations sociales ; en ce sens elle est fondatrice de la condition humaine (Breton et Le Breton, 2009).

6.5. Positionnement des professionnels

Le positionnement des accueillantes au sein des LAEP est essentiel. Le lieu ne peut fonctionner que s'il y a une relation de confiance entre les accueillantes et les accueillies. Les accueillantes accompagnent le lien entre la mère et l'enfant, mais elles accueillent aussi la parole des femmes.

Comme le souligne Travers (1991), l'anonymat des personnes venant sur les LAEP offre une double garantie. En premier lieu pour les familles, qui, pour une raison qui leur appartiendrait, voudraient taire leur identité personnelle et sociale, et souhaiteraient être assurées de l'étanchéité de la structure d'accueil : rien de ce qui se dit à l'intérieur ne sera transmis au dehors. Même si nous savons que dans les LAEP « Ziw-Zaw » et « la casa des Petits », l'anonymat a une certaine limite de par leur proximité avec le quartier des personnes accueillies.

En second lieu, l'anonymat offre pour nous, les accueillantes une garantie sur les conditions de la circulation de la parole. Nous ignorons ce qui est véhiculé à l'extérieur sur tel enfant ou telle famille, et cela permet de rendre la parole plus libre à l'intérieur du lieu d'accueil pour l'enfant, ses parents ou l'accompagnatrice.

Ainsi les accueillantes abordent l'enfant et les parents avec un regard aussi neuf que possible. Cela permet d'ôter toute potentielle méfiance que peuvent avoir ces femmes envers l'institution et envers le monde « paio ».

On ne peut analyser ces deux LAEP sans prendre en compte la dimension interculturelle. Respecter les cultures familiales des enfants et aller vers leurs parents exige un processus de longue haleine qui demande une réflexion continuelle sur son propre positionnement en face des enfants et des parents, une actualisation continue des connaissances des cultures familiales et l'échange d'expérience au sein de l'équipe avec les collègues comme avec les parents. En allant de façon volontariste vers les parents, en posant des questions et en intégrant leur point de vue, les accueillantes apprennent à s'adapter aux particularités des différentes familles. **Dans la perception des accueillants**, les parents, qui auparavant étaient des représentants d'une

culture étrange, deviennent des individus avec lesquels ils peuvent partager maintes expériences communes. Et puisque les parents se sentent considérés et acceptés en tant qu'individus, eux-mêmes s'investissent de façon plus active (Höhme-Serke, Ansari, 1991).

C'est en cela, que j'ai compris, que ce lieu avait aussi pour fonction de confronter les représentations de chacune. Il n'est certainement pas anodin que ces femmes investissent un lieu tenu par des « païas ». Signe de leur souhait de partage avec l'autre, d'ouverture à un monde qu'ils côtoient mais qu'ils ont du mal à rencontrer.

Je remarque vite que la relation est différente entre les accueillies et les accueillantes issues du quartier et les accueillantes « païas ».

En effet, les accueillantes issues du quartier connaissent ces femmes en dehors des LAEP, certaines ont grandi ensemble depuis toutes petites, elles parlent aussi la même langue, partagent la même culture, l'entrée dans la relation est donc parfois plus évidente.

Néanmoins, certaines ont plus de facilités à se confier aux accueillantes « païas », parce que justement elles ne sont pas du quartier et que cela limite la crainte que les propos soient rapportés à l'extérieur ainsi que le jugement de l'autre.

Les femmes peuvent lâcher prise dans ce lieu neutre face à une parole ouverte des professionnelles.

6.6. Ma place en tant que stagiaire

Lorsque je suis arrivée pour la première fois dans un des LAEP, j'ai eu l'impression d'arriver dans un nouveau monde où tous mes repères étaient éparpillés. Moi, Agnès, stagiaire en psychologie devait avoir l'intelligence de m'adapter et m'intégrer au sein d'une équipe et d'un groupe. Certaines femmes se connaissent depuis des années, parlent une langue qui n'est pas ma langue maternelle et ont une culture et des coutumes différentes. Je devais sortir de cet ethnocentrisme qui nous formate depuis notre enfance.

J'étais, je pense, impressionnée par ces femmes et par ce qu'elles dégageaient. La communauté gitane est une communauté que j'ai l'habitude de croiser depuis petite mais que je n'avais pas vraiment rencontrée. C'est une culture fascinante, avec de nombreux mystères dont on ignore les codes. L'ignorance produit de l'imagination voire des fabulations. J'étais victime, malgré moi, de mes représentations, j'avais donc beaucoup d'appréhension à réussir

mon intégration au sein d'un groupe tout entier, qui me semblait bien hermétique. Avec mon statut de stagiaire et de « paia », j'avais du mal à me sentir légitime auprès de ces femmes.

Après un laps de temps d'observation, il fallait que je rentre dans l'action pour ne pas devenir transparente. Je me suis donc dirigée en premier vers les enfants avec qui j'ai construit une relation par la médiation du jeu. Au fil des semaines, les enfants m'ont investie de plus en plus, j'ai pu constater l'évolution de plusieurs d'entre eux et j'en ai fait part à leur mère. Régulièrement, les femmes me demandaient de jouer avec leur enfant ou lorsque leur enfant venait les solliciter, elles lui disaient de venir jouer avec moi. Je pense que certaines m'ont attribué le rôle de celle qui pouvait s'occuper de leur enfant pendant qu'elles pouvaient passer un moment avec les autres femmes du lieu d'accueil.

Les femmes présentes tout au long de mon stage ont commencé à s'habituer à ma présence. Petit à petit, un lien de confiance s'est créé entre ces femmes et moi, nous nous sommes apprivoisées à travers leur enfant ou sans.

J'ai rapidement adopté une position d'écoute et d'empathie envers ces femmes, je sentais qu'il était important pour elles d'avoir cet espace où elles pouvaient s'exprimer en sachant que je ne les jugerai pas. Certaines étaient dans l'attente de conseils, je leur disais que mon rôle n'était pas de leur dire ce qui était bien ou pas, car je n'avais pas la bonne réponse, mais je tentais d'accompagner leur réflexion.

Etant nouvelle, j'ai senti que plusieurs femmes étaient dans l'envie de partager leur culture avec moi. Sachant que les Gitans se sentent souvent discriminés par les « païos », je pense que ces femmes voyaient en moi l'occasion de casser des stéréotypes et de valoriser leur façon de vivre. Quelques jeunes filles étaient interpellées par notre âge similaire et exprimaient de la curiosité sur le mode de vie que je pouvais avoir. Une identification commune s'est installée. Il leur arrivait parfois d'être dans une posture de comparaison avec moi, en ayant plutôt tendance à se dévaloriser (« moi je n'ai pas fait d'études », « vous êtes mince, moi je ressemble à une baleine »), je faisais donc en sorte de faire du renforcement positif et de valoriser leurs parcours. J'ai réussi à trouver ma place, celle que j'ai construite, en lien à celle que le groupe m'a donnée.

J'ai rapidement constaté que ces femmes avaient tout simplement les mêmes préoccupations que beaucoup de femmes et qu'elles appartenaient à la même communauté humaine. Nous nous sommes reconnues comme femme, avec nos différences et nos ressemblances.

7. Conclusion

Ce que nous observons, c'est qu'à l'extérieur, dans les deux quartiers de Saint Jacques et du Nouveau Logis, les enfants sont ensemble. Par contre, dans ces deux espaces fermés que sont les LAEP, il y a quelque chose de différent : c'est le vivre ensemble qui est régi par plusieurs principes que les accueillantes portent et de plus en plus de mamans.

C'est aussi un espace aménagé pour les tout petits avec des jeux adaptés, où toutes les personnes présentes arrivent à avoir un espace commun dans lequel elles essaient de vivre ensemble un temps donné.

C'est un endroit où les mères prennent le temps de regarder leur enfant et où l'accueillante peut inviter le parent à décaler son regard...

Lorsque j'ai commencé mon stage au sein des LAEP, je n'imaginai pas la richesse de tout ce qui pouvait s'y vivre. A la fois pour le public qui le fréquente mais aussi à mon niveau personnel. Effectivement j'y ai découvert une pratique nouvelle du métier de psychologue et cela a pu élargir ma réflexion sur mon futur champ d'intervention.

PARTIE III : Etude de cas

1. Introduction

J'ai eu la possibilité d'effectuer mon deuxième stage dans une association (APEX) qui accompagne des victimes et auteurs de violences conjugales. Au regard de mon parcours et de mes précédents stages, je trouvais intéressant de compléter mon expérience par un stage dans ce domaine. C'est une problématique qui m'a toujours interpellée et il était important pour moi d'y être formée pour ma future vie de professionnelle. Lors de précédents stages, j'ai déjà été confrontée à des patientes victimes de violences conjugales et je sais que je risque d'y être confrontée à nouveau dans le futur.

Lorsque j'ai rencontré la femme dont je vais présenter la situation, dès le premier entretien j'ai eu envie d'aller plus loin dans la compréhension et l'analyse de son parcours. Pour cela je vais vous présenter le contexte de la demande, le déroulement des quatre entretiens que j'ai mené avec elle et enfin vous présenter mon analyse.

2. Contexte de la demande

L'Escale est le nom du local où nous recevons les femmes victimes de violences conjugales. La plupart du temps, les femmes viennent sur rendez-vous, mais le lieu fonctionne sous la forme d'un accueil de jour. C'est un lieu qui appartient aux femmes, où elles peuvent venir autant qu'elles le souhaitent aux heures d'ouverture du lieu. Certaines viennent pour boire un café et se retrouver avec d'autres femmes ou effectuer des démarches administratives en utilisant l'ordinateur à disposition. Puis d'autres ont entendu parler du lieu et viennent spontanément. C'est le cas de la situation que j'ai choisi d'analyser ici.

Nous sommes le mercredi 7 juin lorsque je vois Madame pour la première fois (pour des raisons d'anonymat nous l'appellerons Madame Z). Il est 11 heures lorsque quelqu'un sonne. Mes deux collègues sont à ce moment-là en entretien et je savais que nous n'attendions personne pour un rendez-vous.

J'ouvre la porte et je vois une jeune femme (environ 25 ans), de longs cheveux bouclés et noirs, le teint mat, habillée avec soin, accompagnée de deux petites filles (j'apprendrai par la suite qu'elles ont 6 ans et 3 ans et demi). Elle me dit qu'elle a été orientée par un CHRS qui lui a conseillé de venir nous voir.

Je les accueille, sert un café à Madame et des verres d'eau aux filles. Je demande à Madame Z si elle souhaite que je la reçoive en entretien pour qu'on puisse discuter de sa situation, elle accepte. Je montre la salle de jeux aux enfants en leur expliquant que j'allais recevoir leur maman au bureau d'à côté.

Madame Z me dira dès le premier rendez-vous que sa demande, en venant ici, correspond en premier à un besoin de parler. Elle me dira qu'elle a été, il y a très peu de temps, « *au plus bas psychologiquement* », aujourd'hui « *ça va un peu mieux* ». Elle n'a jamais eu aucun suivi psychologique et à l'approche de la trentaine (elle va avoir 28 ans), elle se sent à un tournant de sa vie et pense que beaucoup de choses peuvent changer. Elle verbalise clairement sa demande de soutien psychologique. Elle a ensuite des questions précises au niveau juridique auxquelles une collègue, éducatrice spécialisée, lui répondra en fin d'entretien.

Etant donné le contexte, je ne pouvais pas enregistrer les entretiens (cela aurait pu entraver notre relation basée sur la confiance, éveiller la méfiance de Madame Z et par conséquent empêcher la création d'une alliance thérapeutique). Les propos que je rapporte sont donc ceux de mes prises de notes directes pendant l'entretien et ceux que j'ai mémorisés à posteriori.

3. Déroulement des entretiens

3.1. Mercredi 7 juin

Premier entretien : Déversement

Je demande à Madame Z qu'elle m'explique la raison de sa venue ici. Madame Z paraît rapidement à l'aise dans la relation. Elle me dit qu'elle sort de 7 ans de vie commune : Monsieur de 15 ans son aîné, était son beau-père (nous l'appellerons Monsieur V), il était le compagnon de sa mère, elle l'a connu dès l'âge de deux ans et elle me dit qu'il l'a « élevée » pendant 17 ans.

Madame commence donc à me raconter une partie de sa vie, de façon spontanée :

Elle me dit qu'elle n'a pas connu son père biologique, ou très peu.

Madame est l'aînée d'une fratrie de quatre : une sœur plus jeune d'un an et deux demi frères de la même mère et de Monsieur V.

Ils ont habité 15 ans dans une « cité » en banlieue parisienne.

Elle se souvient de son beau-père comme quelqu'un qui a toujours été violent. Elle se souvient du premier coup qu'elle a reçu de lui, elle avait 6 ans. *« Il faut dire que notre beau-père était très violent envers ma sœur et moi, il nous frappait à coup de martinet, ceinture... ».*

A partir de sa « préadolescence », Madame Z a été victime d'attouchements de la part de son beau-père.

La mère de Madame était « laxiste, elle ne s'occupait pas de nous, je me suis occupée très jeune de mes frères et de ma sœur ». A l'âge de 12 ans, Monsieur V est incarcéré pour « vol » (il sera incarcéré à trois reprises, un an chaque fois lorsqu'elle était mineure). Madame Z se retrouvera avec les clés de la maison et devra gérer le foyer. Leur mère partait de 8 heures du matin jusqu'à 20 heures le soir *« Dieu seul sait où elle était »*. Madame Z travaillait sur les marchés pour gagner un peu d'argent et « sortir » ses frères : *« je les emmenais au bowling, au cinéma... », « ils m'appelaient maman, c'est pour vous dire !!! ».*

« Notre mère était en rivalité avec moi et ma sœur, elle était jalouse car on devenait des femmes et qu'elle était au courant des attouchements qu'on subissait ma sœur et moi (...) Ma mère était sado maso, elle nous disait qu'elle aimait se faire frapper et que si on la frappait pas, ça voulait dire qu'on ne l'aimait pas ».

Madame Z me parle à plusieurs reprises de l'importance qu'ont eu pour elle ses études et sa pratique du basketball pendant 10 ans. Après avoir validé son BEP, elle poursuivra jusqu'au bac professionnel : *« ça m'a sauvé ».*

Madame me dit, qu'étant plus jeune, elle n'a jamais dénoncé son beau-père parce qu'elle avait peur des représailles : *« tous les matins je passais une heure dans le bureau de la CPE parce qu'il voulait savoir d'où venaient tous ces bleus que j'avais. Je disais que c'était parce que j'étais tombée, je donnais de fausses excuses. La CPE me disait que le jour où elle saurait qui c'était, elle plaçait les enfants pour nous protéger. Moi j'avais peur qu'on nous sépare, je voulais garder ce cocon qu'on avait à la maison avec mes frères. Un jour mon beau-père a reçu les absences d'une heure que j'avais tous les matins. Je lui ai expliqué la vérité mais il m'a pris par le cou, soulevée puis il m'a dit que si je lui prenais ses fils il me tuait ».*

Après avoir eu son bac, Madame Z est partie de chez elle et est allée vivre à Paris en collocation avec une amie. *« il [Monsieur V] a fait une crise, il m'harcelait, m'appelait 80 fois par jour et me faisait culpabiliser en me disant que j'avais laissé tomber mes petits frères ».*

Lorsque Madame Z a eu 19 ans, Monsieur a fait une tentative de suicide en ingérant 10 grammes de cocaïne : *« il m'a appelé à ce moment-là, il a été mon père, j'ai toujours tout fait pour lui plaire pour qu'il arrête de me frapper, j'ai eu de la peine alors je l'ai pris sous mon aile ».*

« Il s'était séparé de ma mère, et je suis vite tombée enceinte de ma première fille ».

Ses frères ignoraient la relation de leur sœur avec leur père.

La mère de Madame Z abandonna ses deux petits frères en les laissant seuls dans l'appartement. Le plus petit des frères avait 14 ans. Madame Z vivait donc entre son appartement et le logement HLM de ses deux frères. Monsieur V était toxicomane, elle représentait la seule entrée d'argent du foyer. A cette période, elle a beaucoup grossi (35 kg) *« je courais partout mais je grossissais à vue d'œil ».*

Ses frères reçurent une procédure d'expulsion de l'appartement HLM dans lequel ils habitaient. Sa sœur vivait en Auvergne, Madame Z fit donc une demande de logement pour l'Auvergne. En moins de 2 semaines, la famille au complet (Monsieur V, leur fille et ses deux frères) déménagea en Auvergne. Madame demeurait le seul revenu du foyer avec un emploi à mi-temps. Les frères ont quitté le foyer dès qu'ils ont pu *« ils ne supportaient plus de vivre avec leur père ».* Madame Z resta cinq ans en Auvergne.

« Je suis ensuite tombée enceinte de la deuxième. Avant ma première grossesse, j'avais avorté et entre mes deux grossesses aussi, pour la dernière je voulais avorter aussi, mais je n'ai pas pu car j'étais trop isolée en Auvergne, je n'avais rien pour me déplacer et Monsieur ne m'a pas accompagnée. Aujourd'hui mes enfants sont la plus belle chose qui me soit arrivée ».

Madame me dit qu'elle quittait Monsieur V environ tous les 18 mois mais qu'elle finissait par revenir vers lui : *« quand je le quitte et que je suis loin de lui, je me sens forte, prête à tout affronter mais quand je suis face à lui, c'est comme si toute ma force s'effondrait ».*

« Les derniers temps où je vivais en Auvergne avec le père de mes filles, j'avais envie de le tuer, de l'empoisonner, je réfléchissais même à payer quelqu'un pour le tuer ». Madame Z a quitté Monsieur à ce moment-là et s'est réfugiée chez sa sœur avant de venir emménager avec ses deux filles dans les Pyrénées-Orientales où elle est actuellement. Un des frères de Madame réside aussi dans la région. *« Au départ mon frère me protégeait en ne disant pas à son père où j'étais puis il a eu de la peine pour lui et me demandait de faire un effort ».*

Monsieur est donc venu dans la région aussi et Madame a *« accepté »* de l'héberger le temps qu'il trouve un logement pour lui.

« J'espérais qu'il ait changé comme il me l'avait promis mais il avait recommencé à être la personne qu'il est. Il me prenait la tête tous les jours, me demandait de lui dire « je t'aime » sans cesse alors que je l'avais quitté.

Il a fini par trouver un appartement dans un village à côté mais il avait les clés de chez moi, tous les jours il venait chez moi. Le 18 mai j'ai craqué et je lui ai dit que j'appelais les gendarmes pour qu'il s'en aille. Ce que j'ai fait. Il a fui avant que les gendarmes n'arrivent en prenant à partie les filles et il leur disait : "vous voyez ce qu'elle fait votre mère, elle est folle, elle veut m'envoyer en prison." ».

Madame était terrorisée à l'idée qu'il revienne à nouveau à son domicile : *« le 25 mai, vers 3 heures du matin je me suis dit que ce n'était plus possible, je ne pouvais plus rester ici, je ne vivais plus, j'avais trop peur, j'ai donc appelé les gendarmes qui m'ont conseillé d'appeler un CHRS dès le lendemain matin. C'est ce que j'ai fait et je suis pas revenue chez moi depuis ce jour-là. J'ai fait une main courante pour abandon de domicile ».* Madame Z a alors confié ses deux filles à une amie et est allée dans un CHRS pour le week-end.

Madame a aujourd'hui peur pour la garde de ses filles : *« il m'a encore fait des menaces de mort dernièrement, j'ai peur qu'il parte avec les filles et qu'il revienne pas, il m'a dit qu'il partirait au Portugal avec elles et qu'il reviendrait pas s'il le fallait (Monsieur est d'origine portugaise). Surtout qu'il a déjà été violent physiquement avec elles. Moi je suis une maman poule alors que c'est au garde à vous avec lui, les filles ont peur de lui ».*

Elle continuera par me dire : *« j'ai vécu 15 ans en cité, j'ai dû me prouver, si je me prouvais pas je me faisais défoncer, j'avais pas le choix. Notre mère ne s'occupait pas de nous, je lui en veux beaucoup. »*

Je lui demande si elle est en contact aujourd'hui avec sa mère : *« non ça fait 8 ans que je n'ai pas de nouvelles. Je me suis toujours promise de ne pas répéter ce que j'ai pu connaître. Monsieur a reproduit, il se faisait frapper quand il était petit. (...) Je savais que la seule chose qui allait me sauver c'était l'école. Soit autre chose que ce que tu as été, il faut de l'évolution, sinon on vit pour quoi ? Ma mère a arrêté l'école en 4^{ème}, moi j'ai eu un BEP et un BAC. Je vise le BAC +3 ou +5 pour mes filles ! »*

Pour ce premier entretien, j'ai écouté longuement Madame Z me raconter une partie de son parcours de vie, en laissant tout l'espace à sa parole, à ce qu'elle voulait transmettre de son vécu. Madame ne versera pas de larmes lors de cet entretien, elle gardera une voix puissante et nous serons face à face, les yeux dans les yeux tout le long de l'entretien.

Je lui ai ensuite dit que j'étais impressionnée par sa force de caractère après tout ce qu'elle a pu vivre jusqu'à présent. En effet, je trouvais important de verbaliser le fait que j'entendais et accueillais sa souffrance ainsi que de valoriser la personne qu'elle est aujourd'hui, son « moi ».

Je demande à Madame Z si elle veut que l'on reprenne rendez-vous pour le mercredi suivant, ce qu'elle accepte.

3.2. Vendredi 09 juin

Deuxième entretien : Relais

Madame Z appelle à l'Escale, c'est moi qui décroche. Elle semble préoccupée par les derniers événements passés. En effet, Monsieur V est allé à la gendarmerie pour signaler la disparition de ses filles. Madame Z a donné une fausse localisation, par peur d'être retrouvée par monsieur et a donc reçu un appel menaçant d'un gendarme qui lui demande de signaler où elle est exactement. Elle me demande si elle peut venir nous voir maintenant pour pouvoir mieux nous parler de la situation. Je lui dis que c'est possible. J'ai une collègue que je nommerai Karine (éducatrice spécialisée) qui est libre et je lui propose que l'on reçoive Madame Z toutes les deux, afin de préparer dès que possible le relai avant mon départ de la structure.

Madame Z arrive sur l'Escale environ 30 minutes plus tard avec une amie et ses deux filles. Ses deux filles vont dans la salle de jeu. Madame paraît paniquée par la situation, elle me fait écouter le message vocal du gendarme laissé la veille vers 23 heures par un téléphone portable. Elle soupçonne que ce message est un faux et que c'est un ami du père de ses filles qui a laissé le message. Elle veut porter plainte.

Nous recevons Madame Z avec ma collègue en entretien et commençons par revenir sur son parcours de vie.

La mère de Madame Z l'a eue à 20 ans et sa sœur un an plus tard. Faisant partie de la communauté des gens du voyage, Madame Z a vécu parmi cette communauté avant de s'installer en « cité ».

Les violences physiques de la part de son beau-père ont commencé lorsqu'elle avait 6 ans.

« Quand je me suis formée, il venait dans ma chambre, se mettait dans mon lit, me touchait et me faisait le toucher. A 15 ans il me disait que je serai sa femme. J'étais prisonnière, il m'interdisait tout. S'il allait bien tout allait bien. ».

Ma collègue demande si sa mère était victime de violences conjugales : *« ma mère aimait se faire frapper, elle nous le disait, elle disait que s'il la frappait pas, c'est qu'il ne l'aimait pas »,*

Karine lui expliquera que cela n'empêche pas que sa mère puisse être victime des violences de Monsieur V : *« ma mère était nymphomane, ils le faisaient devant nous, elle regardait des films pornos devant nous »*. Je dis à Madame Z que sa mère avait indéniablement eu un comportement toxique pour ses enfants.

« On n'a pas souffert matériellement, pour cacher la misère on brillait comme des milords ». Madame nous parle de ses deux petits frères : *« le plus jeune était dans le deuxième club du PSG, puis il s'est mis à fumer et à boire, le deuxième s'est enfermé dans les jeux vidéo »*. Madame Z nous dit que c'était elle qui s'occupait de ses petits frères lorsqu'ils étaient petits : *« je réveillais ma mère, je faisais son café, préparait les affaires des petits frères pour aller à l'école. (...) Avec mes frères et ma sœur on a assisté à des violences de notre beau-père envers notre mère, il a essayé de l'étrangler, il lui courait après avec un couteau de boucher et notre grand-père qui nous disait de les laisser s'expliquer : vous trouvez ça normal vous ? »*.

Nous faisons part, ma collègue et moi, à Madame Z que nous sommes impressionnées par son parcours de vie, par sa force de caractère et son rire communicatif : *« rire pour moi c'est le bonheur. Je me suis toujours battue, j'ai réussi à avoir mon bac professionnel, j'étais première ou deuxième de ma classe, alors que ma mère et mon beau-père ont fini l'école en 4ème. Je reproche à ma mère de ne pas avoir été forte pour ses enfants »*.

L'année du bac, Madame nous explique qu'elle s'est mise en collocation avec une amie sur Paris : *« J'ai fait la bringue pendant un an (...) A chaque fois que je partais loin de lui j'étais en dépression, vidéo »*.

Le soir elle travaillait au McDo et passait le code la même année : *« Il (Monsieur) venait tous les jours à l'école ou au McDo pour me voir »*.

Le départ de Madame Z du domicile familial a déclenché beaucoup de choses : il y a eu le départ de sa sœur, la séparation de sa mère et de Monsieur V et l'abandon des petits frères par sa mère.

La mère de Madame était retournée chez ses parents et Monsieur V chez les siens. Monsieur est devenu dépendant de plusieurs toxiques (cocaïne et alcool).

Les deux petits frères de Madame Z étaient seuls dans un appartement, Monsieur faisait culpabiliser Madame de laisser ses frères seuls : *« je suis donc revenue avec eux car il me demandait de revenir pour mes frères. Comme une conne je l'ai recruté (...) Je venais de me séparer d'une relation avec un jeune parce que j'étais trop jalouse, le père de mes filles me*

faisait des avances. Je me suis rapprochée de lui en 2010, je me disais qu'il serait toujours là. Il n'y avait que ma sœur qui était au courant parce qu'il avait essayé avec elle mais qu'elle ressemblait trop à ma mère et il disait que ça le dégoûtait. Je faisais tout pour eux ».

Madame Z ainsi que ses petits frères et Monsieur ont déménagé en Auvergne : « A cette période, on fumait tous, j'ai arrêté les joints à 3 mois de grossesse et la cigarette à 5 mois ». L'aînée des deux filles de Madame est née en 2011.

En Auvergne, Madame Z a enchaîné plusieurs emplois : employée de restauration, ménages, employée de cantine...

Puis Madame est venue dans la région après leur séparation, il y a un an.

La cadette viendra plusieurs fois interrompre l'entretien en demandant sa maman. Nous prenons à chaque fois le temps de la raccompagner dans la salle de jeu en la rassurant et en lui montrant les divers jeux de la salle. Elle reviendra en pleurs. Nous écourtons donc l'entretien face au sentiment d'insécurité exprimé par la petite dernière.

Nous revenons sur l'appel du gendarme. Le gendarme exige une adresse de Madame et dit que les filles sont en danger avec elle. Elle nous dit qu'elle loge actuellement chez une amie. « C'est avec lui qu'elles sont en danger, il traine tout le temps avec un marabout en ce moment, il se convertit à l'Islam alors qu'il a toujours insulté les arabes, il nous traitait de bâtards parce que notre père biologique est d'origine algérienne ».

Nous prenons le numéro et le nom du gendarme et nous lui disons que nous nous renseignerons auprès de la gendarmerie pour vérifier l'identité du gendarme. Madame nous dit qu'elle va aller au commissariat porter plainte contre cet individu.

Nous reprenons RDV avec Madame pour la semaine suivante.

Une fois Madame Z partie, ma collègue appelle la gendarmerie pour en savoir un peu plus. L'adjudant en question existe réellement et il nous contactera le lendemain pour nous faire part de ses inquiétudes concernant la situation.

3.3. Vendredi 16 juin

Troisième entretien : Réactions

Madame Z arrive avec ses deux filles. Elle paraît très fatiguée, a les yeux rouges et s'exprime lentement. Les filles vont dans la salle de jeu et nous recevons Madame en entretien. Elle nous explique que lundi, Monsieur l'attendait en voiture, devant son lieu de travail (emploi en intérim). Lorsqu'elle a quitté son travail en voiture, Monsieur l'a suivie et l'a mise en danger sur la route. Elle est revenue sur son lieu de travail pour s'y réfugier auprès de ses collègues. Monsieur V l'a suivie à l'intérieur et a pris ses collègues à parti : *« il faisait la victime »*. Madame Z a appelé les gendarmes qui n'ont pas pu se déplacer. Elle s'est enfuie par la porte de derrière et est allée directement à la gendarmerie pour porter plainte pour « harcèlement et mise en danger de la vie d'autrui ». C'est à ce moment-là que Madame nous dit que vendredi dernier, lorsqu'elle est allée au commissariat pour porter plainte contre l'adjudant, les policiers ont en premier lieu, refusé de recevoir la plainte contre le gendarme mais qu'elle a porté plainte contre le père de ses filles pour « viol et violences ». Lorsqu'elle nous fait part de cette nouvelle, Madame garde un ton très monocorde qui me déconcerte un peu. Comme si Madame Z s'était coupée de toutes émotions ce jour-là. Madame nous dit qu'elle n'est pas sûre que sa sœur soit prête à témoigner pour elle : *« le père de mes filles l'a manipulée, depuis je n'ai pas trop de nouvelles de ma sœur »*.

Madame nous dit : *« Je n'arrive pas à aller à la selle, comme si tout était bloqué. En plus je ne dors pas. »*.

Elle nous fait part aussi de ses recherches d'appartement, l'hébergement chez son amie est provisoire.

Madame finira l'entretien en nous disant : *« il a déjà poignardé quelqu'un, je sais de quoi il est capable »*.

Nous fixons un nouveau RDV avec Madame Z dans 15 jours car elle est prise par son travail.

Ma collègue recevra plusieurs appels de l'adjudant dans les jours à venir concernant la situation de Madame Z. Dans une idée de protection de Madame vis-à-vis du père de ses filles, nous faisons part des plaintes déposées de Madame à l'adjudant.

Vendredi 23 Juin : Je reçois un appel à l'Escale de l'adjudant concernant la situation de Madame Z. Il me fait part de ses inquiétudes pour les deux petites filles. Il me dit que Madame ment parce qu'il n'y a aucune trace des deux plaintes dans les gendarmeries « *elle nous mène en bateau, j'en ai rien à carrer de Madame, j'ai pas envie qu'il y ait un drame avec les deux petites* ». Il me dit qu'il lui faut absolument une adresse de Madame pour pouvoir vérifier l'état des deux enfants. Je lui dis que nous n'avons pas d'adresse de Madame Z et que je transmettrai l'appel à ma collègue. Il me demande qu'on le tienne au courant.

3.4. Vendredi 30 juin

Quatrième entretien : Actions

Nous parlons avec d'autres membres de l'équipe des différentes interventions de l'adjudant auprès de nous. Nous prenons la décision de ne plus lui répondre. Notre priorité est de garder l'alliance avec Madame afin de pouvoir l'accompagner, car ceci fait partie de nos missions sur ce lieu.

Madame Z arrive avec ses deux filles qui vont d'elles-mêmes dans la salle de jeu. Avant de commencer l'entretien, je lui fais part de mon départ de la structure car mon stage se termine.

Nous recevons Madame en entretien. Elle nous dit qu'elle a mis en place un point rencontre entre les filles et leur père, deux samedis par mois et que Monsieur V est d'accord. Elle a aussi pris contact avec une avocate pour obtenir la garde de ses filles.

Madame Z et ses filles sont actuellement hébergées par la mère de son amie car la cohabitation avec elle n'était plus possible. L'appartement où elles sont en ce moment est surpeuplé et elle a donc pour priorité de trouver un appartement pour elle et ses filles. Elle a entamé les recherches et attend la réponse d'une propriétaire pour un logement. Parallèlement elle souhaite constituer un dossier pour une demande de logement social que ma collègue l'aidera à remplir durant l'entretien.

Dans un esprit de transparence avec Madame Z, nous lui faisons part des différents appels de l'adjudant, rapportant ses paroles exprimant qu'il n'avait trouvé aucune trace de plainte de sa part : « *c'est une blague, j'ai toujours mes plaintes sur moi !!!* », Madame nous sort le récépissé de ses deux plaintes. Ma collègue lui demande si elle est d'accord pour qu'on les photocopie et qu'on les transmette à l'adjudant, ce qu'elle accepte.

A la fin de l'entretien je dis au revoir à Madame Z ainsi qu'à ses deux filles.

4. Cadre de l'institution

L'association Apex est un lieu de soutien et d'accompagnement pour les victimes de violences conjugales.

Il a donc fallu que j'adopte un positionnement adapté à la structure.

4.1. Illustration avec la situation de Madame Z

En tant que stagiaire psychologue, j'ai donc ajusté ma pratique aux missions et objectifs du lieu d'accueil. Je savais qu'une psychothérapie n'aurait pas convenu au cadre dans lequel je me trouvais. De plus, je connaissais la durée limitée de ma présence sur la structure et je ne pouvais donc initier un travail avec Madame Z sur la durée. Pour cela, j'ai, dès le premier entretien, précisé mon statut à Madame Z.

J'ai donc adopté avec Madame, une position d'écoute et de soutien psychologique. L'objectif était que Madame Z ait un espace de parole où elle puisse déverser tout ce qu'elle ne pouvait dire ailleurs. De plus, connaissant la problématique des violences conjugales, je trouvais important de valoriser Madame dans ce qu'elle était aujourd'hui.

Face à la complexité de sa situation, j'ai, dès le deuxième entretien, proposé à une collègue, éducatrice spécialisée, qu'elle s'associe aux entretiens à venir.

Nous avons pu ainsi accompagner de plusieurs façons, Madame Z dans son cheminement personnel : un accompagnement psychologique et social.

Nous lui avons rapidement transmis les coordonnées d'une psychologue qui travaille en relation avec l'APEX pour qu'un relais psychologique puisse être rapidement mis en place si elle le souhaitait.

Les troisième et quatrième entretiens ont pris une orientation sensiblement plus sociale. En effet, Madame Z était aussi dans une situation sociale d'urgence, il fallait donc répondre à cette demande, cela laissait moins de place à l'élaboration psychique.

C'est à cette occasion que nous lui avons transmis les coordonnées du point rencontre et d'un avocat.

5. Analyse clinique

5.1. Violences et inceste

Lorsque je regarde le récit de vie de Madame Z, je constate qu'elle a grandi dans un climat de violences extrêmes : elle a des souvenirs de violences physiques de la part de son beau-père depuis son plus jeune âge. Cet homme qu'elle connaît depuis l'âge de deux ans, a pris une position paternelle dans ses représentations. Elle a été témoin à plusieurs reprises des violences conjugales de son beau-père envers sa mère. Ainsi que le dit Hirigoyen (2005), je pense que les enfants victimes de violences conjugales, peuvent apprendre par imitation que la violence est normale dans une vie de couple et qu'elle prédispose à une dépendance du même type dans la vie.

J'observe dans le récit de Madame Z que Monsieur V justifiait les coups qu'elle subissait dès l'enfance par son « mauvais » comportement : *« j'ai toujours tout fait pour lui plaire, pour qu'il arrête de me frapper »*. Les coups sont donnés dans une relation de type pervers, de manipulation de la victime, rendue responsable des coups, ce qui construit la relation d'emprise. De plus, Monsieur V a proféré à son égard des menaces de mort lorsqu'elle a été convoquée par la CPE de son établissement scolaire. Effectivement, ce danger d'ouverture du système familial a mis à jour son fonctionnement pervers. Monsieur V s'est toujours arrangé pour que le système familial reste fermé et isolé afin que la loi qu'il impose soit incontestée

Rapidement elle me confiera avoir été victime d'abus sexuels de la part de son beau-père dès la préadolescence.

Wolters (1985), parle d'inceste lorsqu'il y a des rapports sexuels de diverses nature entre consanguins, par contre, Furniss (1984), élargit la notion d'inceste à toute forme d'abus d'un enfant par n'importe quel adulte ayant un rôle parental dans la famille. Nous pouvons donc parler d'inceste dans cette situation. L'autorité et le pouvoir de Monsieur V représentant une figure parentale, lui ont d'autant plus permis de contraindre Madame Z, alors qu'elle était enfant, à la soumission sexuelle (Sgroi, 1986).

De plus, à travers les différents propos recueillis, nous voyons à quel point Madame Z, a grandi dans un climat incestueux : la sexualité de sa mère et de son beau-père étant vécue devant les enfants (relations sexuelles et visionnage de films pornographiques).

Nous pouvons souligner encore le comportement de séduction du beau-père envers Madame Z dès la préadolescence : « *il me disait que je serai sa femme* ».

Madame Z, adolescente est manipulée à la merci du beau-père, sa vie à elle est décentrée. La loi imposée par Monsieur V constitue le centre du système familial.

Après sa majorité, la manipulation perverse de Monsieur V s'exprime sous plusieurs formes : la culpabilisation concernant l'abandon de ses petits frères (ils ne sont pas considérés comme sujets propres mais comme objet à manipuler pour arriver à ses fins), le harcèlement, une tentative de suicide pour l'apitoyer, un comportement de séduction (il lui fait la cour), quand il refuse aussi de l'accompagner à l'IVG de la deuxième fille : les deux petites filles augmentent l'emprise de Monsieur V sur Madame Z.

La prohibition de l'inceste a aussi la fonction de marquer la différence entre les générations. Or ici on voit bien que les générations sont troublées, les deux filles de Madame Z ont les mêmes demi-frères que leur mère.

Durant les différents entretiens, je remarquerai un fort clivage chez Madame Z concernant Monsieur V sur sa double fonction de « beau-père » et « père de ses filles ».

Madame Z me dit que Monsieur V l'a « élevée » pendant 17 ans, donc jusqu'à l'âge de 19 ans, l'âge auquel, elle se mettra en couple avec lui. Après cela elle n'en parlera que comme le père de ses filles.

Madame Z a quitté le domicile familial dès qu'elle en a eu l'occasion, dès sa majorité. Elle parle de la culpabilité qu'il exerce sur elle à chaque fois qu'elle s'en va et son incapacité à résister à son chantage montre l'emprise qu'il a sur elle : « *je suis donc revenue avec eux car il me demandait de revenir pour mes frères. Comme une conne je l'ai recruté* ».

En étant loin de lui, elle se décrit comme « *en dépression, vidée* ». Cela souligne son état de dépendance à l'égard de Monsieur V. Comme l'exprime Hirigoyen (2005), une véritable addiction au partenaire se développe, ceci s'explique par des mécanismes neurobiologiques et psychologiques dans le but d'éviter de souffrir et d'obtenir un certain apaisement. On peut comparer cette addiction à celle d'une substance psycho-active. C'est un processus par lequel un comportement est répété sans aucun contrôle, bien que l'on sache qu'il est nocif.

Le syndrome de Stockholm : « sentiment de sympathie ressenti par la victime pour son agresseur, ce qui conduit cette dernière à se laisser aller jusqu'à adopter une attitude pouvant atteindre la soumission totale » (Oliveira, 2005, p.167), peut être un élément d'explication sur le fait que Madame Z n'ait pas réussi à quitter Monsieur V à sa majorité et qu'elle ait construit une vie de couple avec lui. Un lien paradoxal s'est mis en place entre la victime et son agresseur. Sur le plan psychologique, le syndrome de Stockholm est observé comme une des multiples réactions émotionnelles d'un individu sans défense, totalement fragilisé, exposé pendant une durée importante à la domination d'un agresseur.

Il ne faut pas oublier que Madame Z connaît son agresseur depuis la petite enfance, qu'elle a été victime de violences physiques et qu'il lui a imposé des relations intimes depuis l'âge de douze ans. On peut imaginer qu'elle ait donc d'autant plus de mal à s'en séparer.

Comme l'explique aussi Hirigoyen (2005), le choix amoureux se fait généralement à partir de problématiques psychiques complémentaires. Une femme ayant un fort besoin d'aider, de réparer, peut choisir un partenaire qui aura besoin qu'on s'occupe de lui, qu'on le cajole. De la même façon, un homme ayant besoin de dominer saura choisir une jeune femme immature qui lui paraîtra soumise et dépendante. Il s'agit pour chacun, dans ce choix, de maintenir son équilibre interne, de lutter contre ses angoisses.

5.2. Une mère à la place de la mère

Dès le premier entretien, Madame Z me parle rapidement de sa mère et de la relation qu'elle a entretenue depuis petite avec elle. Elle reviendra d'ailleurs dessus à plusieurs reprises, ce qui me laisse penser que c'est encore très douloureux pour Madame Z. Madame Z en veut beaucoup à sa mère qu'elle décrit comme une mère absente, qui ne s'est pas occupée de ses enfants, elle lui reproche de ne pas les avoir protégés (Madame Z dit que sa mère était au courant des attouchements qu'elle subissait) et de ne pas avoir été « *assez forte pour eux* », elle la décrit comme une mère toxique pour ses enfants.

Lorsque nous mentionnons le fait que sa mère ait pu elle aussi être une victime de Monsieur V, Madame Z ne peut pas l'entendre. A ses yeux, la principale responsable de ce qu'elle a subi elle et sa fratrie, ne peut pas avoir de circonstances atténuantes ni d'excuses. La mère ne peut avoir que le statut de coupable et non de victime, car Madame Z considère que les seules victimes ce sont elle et sa fratrie.

Aujourd'hui elle exprime beaucoup de rancœurs envers sa mère et même si sa mère est très présente dans les entretiens, elle en ressort absente physiquement et affectivement. **Dans le ressenti de Madame Z**, je perçois que c'est une mère qui ne l'a pas protégée de son bourreau qu'elle a lâché dans le foyer comme on lâcherait un taureau dans une arène. Une image de sa mère pervertie par Monsieur V.

Comme l'analyse Hirigoyen (2005), certaines femmes ayant eu une mère carencée et peu affectueuse, ont appris très tôt qu'il leur fallait se montrer « réparatrices » pour mériter l'amour de quelqu'un que l'on aime. Cela fait écho à la situation de Madame Z. En effet, ayant souffert de carences affectives de la part de sa mère, je pense que Madame Z a occupé la place maternelle et maternante dans la famille. Madame Z a réparé ce manque en le comblant elle-même. En tant qu'ainée, elle s'est sentie rapidement responsable de sa fratrie plus jeune pour qui elle témoigne beaucoup d'affection. Dans un premier temps, j'ai eu le sentiment que Monsieur V investissait Madame Z comme la mère de ses deux fils à lui (et donc de ses deux frères à elle), or je pense après analyse, qu'il l'investissait comme objet de son désir : les petits frères représentaient un moyen d'enchaîner Madame Z à la relation d'emprise.

Son témoignage montre une parentification d'elle étant enfant, elle a une fonction maternelle à l'égard de toute la famille : jusqu'à sa propre mère : « *je réveillais ma mère, je faisais son café* », avec ses frères, qui lui ont donné une légitimité de mère en l'appelant « *Maman* », ce dont elle était très fière, avec ses deux filles pour lesquelles elle se décrit comme une « *maman poule* » et enfin pour Monsieur V aussi : « *j'ai eu de la peine alors je l'ai pris sous mon aile* ». Je trouve la pensée d'Hirigoyen (2005) pertinente à propos de la situation de Madame Z.

Madame Z vit à travers ceux qu'elle veut réparer et à qui elle veut tout donner. Elle se soucie des autres plus que d'elle-même. Dans sa « générosité », elle met un point d'honneur à ne jamais rien demander, à tout comprendre et à tout pardonner. À défaut d'avoir un pouvoir officiel, elle se place ainsi dans la toute-puissance.

Néanmoins, le choix de Madame Z d'obtempérer aux demandes de Monsieur V est vital pour elle au sens propre.

Lorsque Madame Z quitte le foyer familial à sa majorité, le système familial éclate. En effet, la sœur de Madame Z partira elle aussi du domicile, Monsieur V et sa mère se sépareront, et chacun des deux retournera, pour des raisons utilitaires, chez ses parents respectifs en abandonnant leurs deux fils jeunes adolescents. Cela montre la place centrale de Madame Z dans « l'équilibre » familial, comme si sans elle, tout s'effondrait.

Je fais donc ici l'hypothèse que jusqu'à présent, les choix de vie de Madame Z sont un dialogue avec sa mère. En effet, ayant souffert d'une mère absente, Madame Z n'a trouvé d'autre solution que de prendre sa place et prouver qu'elle ne reproduirait pas les mêmes erreurs.

Madame Z est fière de nous dire qu'elle a réussi ses études quand sa mère a arrêté l'école en 4^{ème}.

Madame Z s'est occupée de ses frères comme de ses enfants tandis que sa mère était totalement absente. Elle dira d'ailleurs que ses frères sont la raison de son retour au foyer lorsqu'elle avait 19 ans, quand sa mère les avait abandonnés.

Il est possible que la relation de maternage que Madame Z a eu avec ses petits frères, dont elle a été la figure d'attachement, ait réparé quelque chose du maternage négligeant qu'elle avait reçu de sa propre mère. Cette relation avec ses petits frères a comblé en partie la carence affective dont elle a souffert, ce qui explique l'élan vital actuel de Madame Z. Ses petits frères ont donné un amour inconditionnel à Madame Z, comme un nourrisson donne de l'amour à une mère, cela l'a réhumanisée contre la perversité de Monsieur V.

Madame Z nous dit qu'elle est une « maman poule » avec ses filles, elle nous montre qu'elle met le maximum de dispositifs en place pour protéger ses filles de Monsieur V, mais qu'en même temps, preuve d'ambivalence, elle souhaite maintenir le lien entre ses filles et leur père, lien qu'elle n'a pas connu elle-même. Elle transforme Monsieur V en père, père qu'elle n'a pas eu.

Madame Z nous montre qu'elle a été une mère à la place de la mère.

En même temps, elle a beaucoup de mal à accepter de séparer ses filles de leur père. Ce père qui a été violent avec leur mère, qui a abusé d'elle et qui est violent avec ses filles.

Au regard de la situation de Madame Z, je regrette de ne pas avoir pu construire un génogramme en sa présence, en effet, cela aurait permis de représenter graphiquement sa famille dans son histoire et cela aurait constitué un premier outil de médiation. Le temps nous a manqué et comme je l'ai signalé plus haut, l'urgence sociale a rapidement pris le dessus.

5.3. Combativité

Madame Z est étonnante par sa force de caractère. En effet, lorsqu'elle nous raconte son histoire de vie, elle met en avant qu'elle n'a jamais abandonné et qu'elle s'est toujours battue. Cela se remarque notamment par sa façon de s'exprimer, mais aussi par sa facilité à sourire et à rire : « *rire pour moi c'est le bonheur* ».

Elle s'est battue pour exister dans un environnement violent « *j'ai dû me prouver sinon je me faisais défoncer* », se battre face aux autres était un moyen de survivre physiquement et psychologiquement. Elle a continué à se battre pour elle, en allant notamment au bout de ses études puis elle s'est aussi et surtout battue pour les autres en assumant le foyer, en étant la seule à travailler pour le faire vivre.

Dans une problématique d'inceste, de violences conjugales et donc d'emprise, une certaine passivité psychique peut s'installer et donc paralyser toute action.

Or, on voit qu'elle se bat encore aujourd'hui, face à Monsieur V, pour elle, en déposant plainte pour viols, violences et harcèlement, mais aussi pour protéger ses filles, comme la mise en place d'un point rencontre.

On peut penser que le fait d'aider les autres est finalement un moyen de se protéger, elle aussi. Madame Z est dans une position active, et cela depuis toujours, comme si l'action était son rempart contre l'effondrement.

Malgré tout, au cours du troisième entretien, Madame Z exprime beaucoup de peur face à la violence de Monsieur V et la perspective d'un avenir difficile à construire. Cela se traduit notamment par des symptômes somatiques « *je n'arrive pas à aller à la selle, comme si tout était bloqué. En plus je ne dors pas* ». Madame Z semble avoir conscience du lien direct entre la violence de ce qu'elle vit et l'expression de son corps.

A la suite de l'analyse que je viens de présenter, nous pouvons dégager plusieurs points forts de Madame Z sur lesquels elle s'est appuyée et qui permettent d'envisager une possible thérapie : sa capacité à raconter son histoire, sa capacité à analyser la place de sa mère, l'investissement de sa propre fonction maternelle (auprès de ses petits frères et de ses deux filles), sa capacité d'empathie : le désir de réparer l'autre.

Puis d'autres points forts se dégagent lorsque je la rencontre lors du premier entretien : sa capacité d'anticipation et sa volonté de se projeter dans un avenir meilleur, de construire sa vie,

sa volonté de ne pas répéter ce qu'elle a vécu, sa capacité à nouer une relation dans la bienveillance (elle est rapidement à l'aise dès le premier entretien), elle est prête à demander une relation d'aide psychologique.

Ma collègue et moi avons trouvé important pendant les entretiens de valoriser ce qu'entreprenait Madame Z actuellement, mais aussi tout ce qu'elle a réussi à accomplir jusqu'à présent.

6. La situation de Madame Z et Moi

6.1. Pourquoi cette situation ?

Il y a plusieurs raisons pour lesquelles j'ai choisi d'approfondir la situation de Madame Z. Tout d'abord, Madame Z est la première femme que j'ai reçue toute seule, en premier accueil, sur la structure. J'ai donc participé à ses quatre premiers entretiens et j'ai rapidement projeté cette situation comme l'étude de cas que je présenterai dans ce mémoire.

Etant donnée la complexité de l'histoire de Madame Z, j'ai bien conscience que la choisir en étude de cas, est une prise de risque. En effet, Madame Z est reçue à l'Escale pour une situation de violences conjugales mais je me suis vite aperçue que l'inceste prenait beaucoup de place dans son histoire.

C'est en discutant avec une collègue de l'Escale à propos du premier entretien avec Madame Z, que j'ai réalisé que ses demi-frères étaient les fils de Monsieur V en même temps que les oncles et les demi-frères de ses filles. Je ne m'en étais absolument pas rendu compte pendant l'entretien. Comme si cet élément avait été impensable pour moi, l'inceste étant figé dans nos interdits. Il était certainement difficile pour moi d'imaginer une telle confusion dans les générations.

La question de l'inceste m'a sans aucun doute interpellée et poussée à approfondir cette situation.

Avec le recul, je constate que j'ai été touchée par l'histoire de Madame Z sans en avoir été ébranlée, ni déstabilisée. Cela m'a rassurée quant à la solidité de mon positionnement de psychologue.

Je pense que Madame Z a pu être soulagée du fait que j'ai tenu bon à l'écoute de son histoire : cela lui montre que son histoire est humaine et ne fait pas d'elle un monstre à l'écart (transgression de l'interdit de l'inceste), elle accepte mon soutien de psychologue.

J'ai eu la sensation de rentrer dans une relation thérapeutique dès la fin du premier entretien où j'ai trouvé important de renforcer le Moi de Madame Z.

Je pense que ce qui a déterminé mon choix est le fait que j'ai senti Madame Z dans une bonne capacité d'élaboration, prête à bouger dans le sens littéral et figuré du terme. Cette volonté de bouger a conforté mes capacités à l'aider sur le plan psychologique.

Mon premier ressenti a été de l'admiration pour Madame Z. Je reconnais que son énergie communicative m'a particulièrement touchée. Je crois que la force qu'elle exprime au milieu de l'horreur et de la violence de son vécu me renvoient à la force relative face à mon vécu plutôt protégé.

Madame Z ne s'est jamais placée en position de victime et cela m'a vraiment impressionnée.

Dans la problématique des violences conjugales, les femmes sont en état de dépendance et sous emprise et on sent parfois qu'elles ne peuvent pas nous entendre. Cela peut parfois être déstabilisant pour les professionnels. Dans certaines situations je me suis sentie démunie, démunie face aux horreurs que j'entendais mais surtout impuissante face à ces femmes qui supportaient l'insupportable sans trouver d'autres issues. Il faut trouver les mots justes, sans les brusquer, ne pas rajouter de la violence à la violence. Là est toute la difficulté des victimes de violences conjugales : les accompagner dans leur cheminement en s'adaptant à leur rythme. Il m'a fallu trouver un positionnement adapté en tant que psychologue, différent de celui des travailleurs sociaux. J'ai vite remarqué que les travailleurs sociaux étaient dans l'action, une action difficilement résistible lorsqu'on est devant ces femmes. Mais mon rôle était plutôt celui de la pensée, penser l'avant, le pendant et l'après.

6.2. Gendarme : quand un tiers s'en mêle (s'emmêle)

Le suivi de Madame Z a été rythmé en partie par les interventions du gendarme. Effectivement, il n'est pas habituel que sur la structure nous soyons en contact direct de façon plus ou moins officieuse avec les forces de l'ordre concernant une situation.

Ma collègue éducatrice spécialisée est rentrée en contact avec la gendarmerie en premier lieu pour vérifier l'identité du gendarme. Le gendarme en question nous a ensuite recontactées pour

nous expliquer la situation et afin d'en savoir un peu plus sur Madame Z. Nous lui avons fait part de nos inquiétudes face aux violences conjugales dont était victime Madame Z et ce qui expliquait la méfiance de Madame Z à l'égard de ses appels. Les appels qui ont suivi les semaines suivantes étaient pour nous un moyen de collaborer avec la gendarmerie afin de faire avancer les démarches de Madame Z. Or la nature de cette collaboration a changé à partir du moment où le gendarme a mis en doute les propos de Madame Z.

Il est vrai que lorsque le gendarme affirmait qu'il n'y avait aucune trace des plaintes de Madame Z, cela m'a perturbée. J'ai eu un sentiment de trahison dans l'alliance que nous avons créée avec Madame et je ne savais plus démêler le vrai du faux.

Et puis, après avoir réfléchi à cette question et parlé avec l'équipe, j'ai pris conscience que les propos du gendarme n'avaient pas d'importance. La vérité que Madame Z apportait sur le lieu serait notre vérité à nous aussi. Notre rôle n'est pas de vérifier les propos des femmes qui viennent, mais d'accueillir leurs souffrances, comme elles arrivent. Comment créer une relation de confiance autrement ?

C'est à ce moment-là que nous avons décidé avec ma collègue de ne plus répondre aux sollicitations du gendarme.

Lorsque, par souci de transparence, nous avons fait part du contenu des appels avec le gendarme à Madame Z et qu'elle nous a montré le récépissé de ses plaintes, j'ai eu d'autant plus de remords concernant mon premier ressenti de trahison.

De plus, Madame Z a pu vivre cet échange comme si l'on remettait sa parole en doute et cela aurait pu définitivement casser la relation que nous avons construite avec elle.

Par ailleurs, nous pouvons nous interroger sur la place symbolique que peut occuper cet homme de loi pour Madame Z. En effet, étant donné son comportement, celui-ci peut représenter un risque pour sa famille (Madame Z et ses deux filles) qu'il menace de faire éclater. Comme l'ont fait dans le passé, le CPE en parlant de placement et Monsieur V en pervertissant tous les liens familiaux.

6.3. La protection des deux petites filles

A chaque fois que Madame Z est venue à l'Escale, elle était accompagnée par ses deux filles âgées de 6 ans et 3 ans et demi. La situation de danger dans laquelle elles se trouvaient m'a donc dès le départ préoccupée.

En effet, leur mère me dit que ses deux filles sont victimes de maltraitements physiques et psychologiques de la part de leur père (manipulation, dénigrement de leur mère...). Je constate des symptômes d'insécurité chez la cadette.

Au vu de la personnalité de Monsieur V, un risque d'attouchements et d'abus envers ses filles est probable.

Je pense que Madame Z est attachée au fait que ses filles puissent rester en lien avec leur père. Elle a mis en place, relativement tôt, un point rencontre entre ses filles et Monsieur V, ce qui risque d'entretenir une relation d'emprise de Monsieur V sur Madame Z.

De plus, cela risque d'entraîner une reprise de la relation étant donnée la nature de leur lien qu'on peut comparer à de l'addiction. On sait que le fait d'être en contact avec le toxique, renforce le risque de rechute.

Il serait certainement préférable, pour la garde des deux filles, d'envisager une suspension des droits de visite et d'hébergement de Monsieur V en application d'une décision de justice.

Depuis mon départ de la structure, les deux petites filles sont suivies par une travailleuse sociale à l'APEX. Cet espace permet aux filles d'exprimer leurs ressentis.

Si l'équipe perçoit un danger direct pour les filles, une information préoccupante pourrait être envisagée en alliance avec Madame Z.

6.4. Travail d'équipe

L'équipe de l'APEX m'a entourée tout au long de mon stage. Mes collègues se sont montrés à chaque fois très disponibles pour répondre à mes doutes et interrogations (nous sommes tous tenus au secret professionnel). Des supervisions et réunions d'équipes étaient organisées régulièrement. La communication entre les différents membres de l'équipe était placée au centre. Cela m'a profondément aidée en tant que stagiaire, mais aussi en tant que future professionnelle. Il faut réussir à trouver sa place au sein d'une équipe mais aussi savoir demander de l'aide quand il le faut.

Pour la situation de Madame Z, j'ai rapidement fait un retour à plusieurs membres de l'équipe, connaissant leur expérience, afin de bénéficier de leurs impressions. Dès que cela a été possible, j'ai pu diriger les entretiens avec ma collègue éducatrice spécialisée. J'ai trouvé

cela très enrichissant, car nous pouvions nous apporter nos différents points de vue et partager nos perceptions.

J'ai ensuite pu rencontrer une psychologue clinicienne qui travaille en partenariat avec l'APEX et qui est donc sensibilisée aux violences conjugales (nous la recommandons régulièrement à des femmes venant à l'accueil, comme Madame Z). Elle a pu m'apporter son regard de clinicienne sur sa situation et m'aider à prendre de la distance sur mon contre-transfert.

Enfin j'ai pu aussi m'entretenir avec le psychanalyste qui anime les supervisions d'équipe de l'APEX, et avoir son regard et son interprétation sur la situation de Madame Z.

J'ai ensuite fait un retour sur ces deux échanges à l'équipe.
Tout ce travail d'équipe a été pour moi d'une grande aide.

7. Conclusion

La situation de Madame Z m'a habitée pendant plusieurs semaines. Mon analyse a évolué au fil du temps. En effet, c'est en retravaillant les entretiens et en construisant une biographie de Madame Z que j'ai pu percevoir différents éléments que je n'avais pas perçus au moment des entretiens. Les divers regards extérieurs m'ont également beaucoup aidée à approfondir mon regard sur cette situation.

Même si le temps sur la structure était limité, cette situation m'a vraiment permis de prendre conscience de ma capacité à assurer un suivi.
Ce stage a été une expérience de rencontres : rencontre avec des professionnels, rencontre avec des femmes venant partager leur histoire et rencontre avec mon identité professionnelle.

PARTIE IV : Bilan de formation

1. Pourquoi des études de psychologie ?

Dans mes souvenirs les plus lointains, je me rappelle, qu'étant jeune, lorsque mes camarades voulaient devenir pompier, princesse ou encore policier, moi je voulais « m'occuper des personnes handicapées et donner à manger aux animaux », incontestablement je me projetais vers un métier où je voulais être utile pour les autres.

Lors de mon adolescence, je m'orientais plutôt vers les métiers du social comme assistante sociale ou éducatrice spécialisée. Certainement dans un projet idéalisé, j'avais pour souhait de combattre la précarité qui entraîne de nombreux maux et qui rajoute de l'injustice à l'injustice. A la fin de ma scolarité au lycée, j'ai un proche qui a décompensé. La maladie psychique, inconnue à mes yeux auparavant, a fait irruption dans ma vie. En étant témoin du manque de connaissance de la part de la société concernant ces problématiques et des difficultés encore aujourd'hui de la prise en charge psychiatrique, je pense que cet événement a indéniablement orienté mon parcours universitaire d'aujourd'hui.

Néanmoins, connaissant les difficultés des études de psychologie ainsi que le peu de débouchés, l'idée de devenir psychologue ne m'est pas venue immédiatement. Ne sachant pas concrètement quel métier je voulais faire, j'ai fait une première année d'histoire à l'université de Montpellier. C'est à la fin de cette année d'études, lorsque j'avais expérimenté les cours à l'université que je me suis dit que c'était vers la psychologie que je voulais me diriger et en faire mon métier. J'ai donc effectué mes deux premières années de licence à l'université Paul Valéry à Montpellier avant de venir à partir de ma troisième année de licence à l'université Lyon II Lumière.

3. Le master

3.1. L'interculturalité

J'ai choisi de m'orienter vers la psychologie interculturelle à partir du master. En effet, l'interculturalité, l'autre, dans sa diversité à travers ses origines, sa langue, ses coutumes, sa

religion me passionne depuis longtemps. Je pense avoir quelques éléments expliquant cet intérêt particulier.

Etant originaire d'une petite ville à côté de Perpignan, j'ai intégré dès l'âge de deux ans et trois mois, une école catalane où tous les cours étaient donnés en catalan. J'étais en immersion dans une nouvelle langue et une nouvelle culture et ce jusqu'au collège inclus. Je pense que ma scolarité atypique m'a amenée à me poser des questions sur mon identité et celle des autres relativement tôt.

Parallèlement, ma mère a été pendant plusieurs années, présidente d'une association d'insertion et d'intégration dans laquelle je me rendais régulièrement (soutien scolaire, cours de langue arabe, fêtes de fin d'année...) qui était fréquentée majoritairement par des enfants et leur famille appartenant à la communauté maghrébine. J'ai donc, depuis mon plus jeune âge, été en contact avec des personnes venant d'horizons différents, avec l'idée qu'à travers l'humanité qui nous reliait, la rencontre de nouvelles cultures, le partage de nos spécificités ne pouvait être qu'enrichissant et que j'avais tout à apprendre de l'autre.

Aujourd'hui les questions interculturelles et identitaires sont au centre de notre actualité, ce sont des sujets polémiques dont la méconnaissance fait grandir la peur de l'autre et provoque l'émergence de plaies visibles et invisibles dans notre société.

Dans les métiers au contact de l'humain, et encore plus maintenant, il me semble indispensable d'avoir un regard interculturel pour la qualité de l'accompagnement et du soin et plus largement pour pacifier le vivre ensemble.

L'interculturalité c'est accepter de se décentrer en admettant que l'autre soit différent.

2.2. Le mémoire de recherche de master 1

J'ai effectué mon master 1 en deux ans. Ces deux années de master 1 furent difficiles à gérer pour moi en raison de la sélection pour l'entrée en master 2. Néanmoins, le travail que j'ai fait autour de mon mémoire a été très enrichissant pour moi. Le titre de mon mémoire était « femmes gitanes, entre libertés et loyautés ». J'ai donc travaillé tout le long de ma deuxième année de master 1 autour de la particularité des femmes gitanes. C'était ma première rencontre de près avec la communauté gitane que je connaissais peu. Cette recherche m'a

passionnée. J'ai acquis de nombreuses connaissances sur la culture gitane mais j'ai surtout eu l'opportunité de rencontrer sept femmes gitanes. Chacune d'elles m'a marqué par son histoire.

Enfin, toutes ces rencontres m'ont profondément conforté dans mon choix professionnel. J'ai pu prendre conscience de ma capacité à être dans la rencontre, rencontre d'une culture, rencontre de parcours de vie, rencontre de mon identité de professionnelle à travers ces femmes. Tous ces éléments m'ont permis de faire grandir ma confiance en moi.

2.3. L'année de master 2

L'année du Master 2 fut une année marquée par de nombreuses remises en question. Cette année marque la transition entre mon statut d'étudiante et mon statut de professionnelle. Il n'a pas été évident pour moi de savoir si je me sentais prête à quitter un statut pour en retrouver un autre. En effet, voyant la professionnalisation approcher, j'ai eu de nombreux doutes sur mes capacités à devenir une psychologue compétente. Tous ces questionnements viennent soulever des problématiques personnelles : suis-je en accord avec mon histoire pour pouvoir accompagner celle des autres ?

Ces interrogations ont abouti à un long travail d'introspection mais aussi la poursuite d'une thérapie. Je pense qu'être psychologue c'est aussi savoir mettre de la distance et se remettre en question.

Enfin, mes expériences de stage de cette année m'ont permis de gagner de l'assurance. J'ai senti le moment où je basculais enfin de mon identité d'étudiante à une identité de professionnelle et les retours de mes référents de stage n'ont fait que m'encourager sur cette voie-là.

De plus, tout au long de l'année, dans la promotion de ce master, nous avons su nous soutenir, nous accompagner et nous encourager, chacune dans nos moments de doute.

2.4. Mes expériences de stage

Tout au long de mon parcours universitaire, j'ai tenté de multiplier les expériences de stage dans des domaines différents avec des publics comportant des problématiques et des âges variés. Effectivement, je trouvais pertinent de diversifier mon champ de pratique pour, dans un premier temps, enrichir mes connaissances sur le terrain mais aussi pour expérimenter quel domaine m'intéressait le plus.

Dès ma première année j'ai effectué un stage d'observation dans un ITEP (Institut Thérapeutique Educatif et Pédagogique Bourneville à Montpellier). Durant ce stage j'ai été accompagnée par une pédopsychiatre qui m'a fait découvrir la problématique d'enfants orientés par la MDPH qui présentent des difficultés psychologiques dans un contexte familial compliqué. J'ai pu renouveler cette expérience en première année de Master, mais cette fois-ci j'étais tutorée par un psychologue clinicien dans le service adolescents. J'ai pu intégrer une équipe pluridisciplinaire, assister à des réunions d'équipe et à des entretiens.

En 2^{ème} année j'ai décidé de m'engager en tant que bénévole auprès de l'association UNAFAM 34 (Union nationale de familles ou amis de personnes malades psychiques). C'est une association qui met en place plusieurs dispositifs : groupes de paroles, formations pour les familles autour des différentes pathologies, accueil et soutien des familles... J'y ai assuré des permanences hebdomadaires.

En 3^{ème} année j'ai fait un stage au CIO de Lyon Rive gauche, où j'ai pu acquérir des notions sur le déroulement d'un entretien avec un public très varié (âges, origines, catégories socio-professionnelles...).

En première année de master j'ai effectué un stage à l'hôpital de la Colombière à l'unité des jeunes adultes où j'ai été confrontée à un public de patients souffrant de troubles psychiques très divers. J'ai pu aussi, à cette occasion, me former à la WAIS-IV en la faisant passer auprès de patients hospitalisés. Ce stage m'a permis de mieux faire connaissance avec la psychiatrie.

Toujours en première année de master, j'ai eu l'opportunité de faire un stage dans un hôpital encadré par une psychologue clinicienne et un neuropsychologue où j'ai pu découvrir plusieurs services (USLD, Médecine, UHR, Accueil de jour). Selon les services, les problématiques étaient très différentes : certains patients étaient dépendants physiquement, d'autres souffraient de démences ou d'autres encore étaient en soins palliatifs. Durant ce stage, j'ai pu mener des entretiens, animer des ateliers en groupe, participer aux réunions d'équipe, etc. J'ai donc été au contact de personnes âgées pour la grande majorité et me suis trouvée face aux questionnements de la fin de vie.

C'est durant l'année de master 2 que j'ai effectué mon stage au Fil à Métisser avec une psychologue interculturelle, suivi d'un stage à l'APEX auprès de travailleurs sociaux (mon expérience dans ces deux stages est développée dans ce mémoire).

Enfin, j'ai effectué un stage sous le tutorat de deux psychologues cliniciennes au CMP de Prades accueillant enfants et adolescents. J'ai à cette occasion intégré deux groupes thérapeutiques en tant qu'observatrice (un atelier conte avec des enfants de 5 à 7 ans et un groupe de dramathérapie avec des adolescents de 12 à 15 ans). J'ai participé aux premiers entretiens avec un binôme (éducatrice, psychologue ou psychiatre). J'ai assisté aux réunions cliniques hebdomadaires et avec les partenaires (RASED, PMI, service AEMO, MECS...). J'ai continué à me former aux protocoles de Pattenoire et du WISC IV.

3. La psychologue que je veux être

Durant mes études de psychologie, j'ai réfléchi et j'ai imaginé quelle psychologue j'avais envie de devenir.

En premier lieu, je placerais toujours au centre les valeurs qui me semblent être celles d'un psychologue : l'empathie, le respect, l'accueil, l'écoute, le non jugement, la distance, la parole et le silence, le cadre, le regard interculturel, le secret professionnel...

J'accorderai toujours une grande importance aux supervisions et analyses de la pratique qui me semblent essentielles à la cohérence et à la distance dans le travail que l'on peut faire sur la durée.

Je pense qu'en ayant choisi un master en psychologie de la santé, j'ai été sensibilisée à un cadre théorique intégratif. Effectivement, je n'ai pas envie de m'enfermer dans telle ou telle théorie, mais au contraire de me nourrir le plus possible de connaissances théoriques multiples qui pourront appuyer et compléter au mieux ma pratique. Néanmoins je suis particulièrement sensible à la psychanalyse et à la systémie. J'aimerais approfondir mes connaissances et ma formation dans ces deux domaines.

Ensuite je pense qu'il est indispensable pour un psychologue d'être dans une formation perpétuelle, afin de ne courir le risque de rester dans une conception rigide et dogmatique du

travail thérapeutique. S'ouvrir à la formation c'est accepter que nous ne saurons jamais tout et que nous ne pourrions jamais être dans la toute-puissance.

Enfin, j'attacherai de l'importance au travail d'équipe qui, lorsqu'il fonctionne bien, ne peut qu'enrichir la prise en charge par les regards croisés qu'ils permettent. Je tâcherai de rester fidèle aux exigences que je me fixe et d'éviter toute aliénation à une institution qui irait contre mon éthique professionnelle. Pour cela je ferai en sorte de garder mon indépendance pour rester libre et juste dans ma pratique professionnelle.

4. Perspectives d'avenir

Contrairement à mes précédentes années d'études où il était difficile pour moi de me projeter dans un avenir professionnel concret, en raison de la sélection à la fin du Master 1, l'année du master 2 fut pour moi une année où j'ai réellement commencé à réfléchir sur mes futures perspectives d'emplois.

Depuis le début de mes études, j'ai connaissance de la difficulté du marché de l'emploi pour les psychologues en France métropolitaine. J'ai donc réfléchi au projet de partir travailler durant une période à l'étranger ou dans les DOM-TOM. Je trouve cela cohérent dans mon parcours de psychologie interculturelle de pratiquer dans un pays différent du mien. Je pense que cela peut m'enrichir humainement, personnellement et professionnellement. De plus, je sais que certains pays sont à la recherche de psychologues. J'ai donc commencé à me renseigner sur les offres d'embauches aux DOM-TOM mais aussi au Maghreb et en Afrique Subsaharienne.

En juillet dernier, j'ai eu une proposition d'embauche, sur un poste à 80% d'une durée d'un an. Mon ancienne référente de stage du Fil à Métisser, m'a proposé de la remplacer pendant son congé de maternité. J'ai répondu positivement à l'offre. En effet, cela me semble être une réelle chance pour moi de débiter dans un poste que je connais, avec une population que je commence à bien connaître aussi.

Je serai présente sur des temps de consultations individuelles, sur les temps de LAEP et je co-animerai le groupe de parole enfants et adolescents.

Toutefois, dans la mesure où cette offre est un CDD, je ne perds pas de vue l'objectif de partir à l'étranger par la suite. Effectivement, je pense que cette première expérience pourra

m'aider à renforcer mon identité de psychologue, acquérir de l'assurance et ainsi me sentir mieux préparée dans un environnement où j'aurais alors moins de repères.

Conclusion générale

Paroles de femmes : à la croisée des cultures et des histoires individuelles.

Chacune des femmes rencontrées m'a touchée par son universalité et sa singularité. Leurs histoires continueront de m'accompagner.

Au cours de cet écrit, un questionnement a émergé :

Sommes-nous égaux, les hommes et les femmes, face à la santé mentale ? Effectivement, outre les facteurs biologiques, y-a-t-il des facteurs culturels et environnementaux qui induisent une disparité dans le bien-être psychologique ?

Conrath et Houdry (2017) affirment qu'il y a une prévalence inégale pour la plupart des troubles mentaux : en 2000, l'Organisation Mondiale de la Santé soutient un argument socio-économique et assure que les multiples rôles que les femmes sont amenées à endosser, ainsi que le poids des nombreuses responsabilités qu'elles occupent, les exposent davantage à des problèmes de santé mentale.

De plus, Conrath et Houdry (2017) affirment aussi que les femmes et les hommes ne bénéficient pas de la même prise en charge. Les professionnels, cliniciens et chercheurs, femmes et hommes, participent certainement à ce système inégalitaire par leurs représentations liées au genre.

Je pense qu'il est primordial, en tant que professionnels et particulièrement en tant que psychologues, que nous fassions attention à ne pas entretenir des préjugés nuisibles à la santé mentale des femmes.

J'arrive au terme de ce travail d'écriture qui conclut cette dernière année d'études et cinq années de formation.

Ce travail m'a permis de réaliser toutes les étapes franchies et l'évolution de ma pensée, de ma réflexion, de mon expérience et de ma maturité.

Je me revois lors de mes deux premières années de licence à Montpellier, étudiante timide, en manque d'assurance, découvrant un nouveau monde, celui de la psychologie. Je me souviens des nombreuses heures passées à la bibliothèque universitaire à préparer les partiels, la rencontre de nouveaux camarades avec lesquels il fallait préparer des exposés et mener des

recherches de groupe, la découverte des phénomènes de groupes en psychologie sociale ou encore la psychopathologie. Je me souviens de mes premiers pas sur le terrain des stages. Je me souviens de mon arrivée dans une nouvelle ville et une nouvelle université : Lyon. De nouveaux professeurs, de nouvelles connaissances et notions. La découverte du photolangage et de l'interculturalité. Les recherches bibliographiques pour mon premier mémoire. La rencontre de professionnels et de publics différents. Le soulagement et la joie du passage en Master 2, la rencontre d'une promotion solidaire et pleine d'énergie, des enseignements enrichissants, une assurance grandie.

Je suis aujourd'hui plutôt fière de ce parcours.

Une femme n'est pas uniquement une mère, une sœur, une épouse. Une femme a le droit à une identité propre » Malala Yousafzai

Bibliographie

Breton, P. & Le Breton, D. (2009). Introduction. Dans P. Breton & D. Le Breton (Dir), *Le silence et la parole contre les excès de la communication* (pp. 7-9). Toulouse, France : ERES.

CLANET, C. 1990. L'interculturel. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.

Conrath, P. & Houdry, P. (2017). La santé mentale des femmes. *Le Journal des psychologues*, 347(5), 3-3.

Delaunay-Guivarc'h, V. (2010). Contribuer au bien-être des enfants en soutenant leurs parents : Les actions des caisses d'Allocations familiales (Caf). *Informations sociales*, 160(4), 42-44.

Furniss T. (1984). Conflict-avoiding and conflict-regulating patterns in incest and child sexual abuse. *Acta paedopsychiatrica*, 50, 299-313.

Hirigoyen M.F., (2005). Femmes sous emprise. Les ressorts de la violence dans le couple. Paris : Pocket.

Leblon, B., al. (2003). Le livre des gitans de Perpignan. Paris : L'Harmattan.

Mamontoff, A.M. (2003). Intégration des Gitans : apport des représentations sociales. Dans *Exclusion sociale, insertion et prévention*. Toulouse : ERES, 63-82.

Mamontoff, A.M. (2010). Tsiganes & représentations sociales, méthodes de recherche et problématisation. Fernelmont : E.M.E.

Manço, A. (2006). Processus identitaires et intégration, Approche psychosociale des jeunes issus de l'immigration. Bruxelles : l'Harmattan.

Mestre, A., Palem, F. (2014). Dans le quartier gitan de Perpignan, la tentation frontiste. *Le Monde*.

Oliveira, E. (2005). Nouvelle victimologie : le syndrome de Stockholm. *Archives de politique criminelle*, 27(1), 167-171.

Schauder, C., Schauder, N., Ansari, M., Travers, J., Höhme-Serke, E. (1991). Maisons vertes, 10 ans après quel avenir ? Des lieux d'accueil parents-enfants. Paris : Fondation de France.

Sgroi S., (1986). L'agression sexuelle et l'enfant. Approches et thérapies. Saint-Laurent (Canada) : Ed. du Trécarré.

Sudaka-Bénazéraf, J. (2012). Libres enfants de la Maison verte : Sur les traces de Françoise Dolto. Toulouse, France : ERES.

Veuillet-Combier, C. (2011). Adoption et circulation de l'affect. *Psychologie clinique et projective*, 17(1), 65-78.

Wolters W.H.G., (1985). Le couple à trois. L'inceste, Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence. n°6, juin, 241-249.

Sitographie

<https://www.caf.fr/sites/default/files/caf/623/Partenaires/Services/Petite%20enfance/Documentation/LAEP/Guide%20LAEP%20Septembre2015-BasseDef.pdf>

<http://www.codededeontologiedespsychologues.fr/LE-CODE.html>

Code de déontologie des psychologues français de 1996 actualisé et déjà signé depuis le 4/2/2012 par 16 organisations

<http://reseau.parents.free.fr/documents/data/PA0075.pdf> : Perpignan : la préscolarisation comme médiation culturelle. © Fédération Nationale des Francas / LARES / Recherche-action « Accompagnement des parents dans leur mission éducative » - Janvier 2001

ANNEXES

Annexe 1 : Photographies des LAEP « La casa des petits » et « Ziw-Zaw »



Salle principale du LAEP de la « Casa des Petits » au quartier Saint Jacques





Salle principale du LAEP « Ziw-Zaw » au quartier du Nouveau Logis



Coin cuisine du LAEP « Ziw-Zaw » au quartier du Nouveau Logis

Attestations de fin de stage et évaluations